

**LETTRE**  
**MISSION DE FRANCE**  
**AUX**  
**COMMUNAUTÉS**

**Fête de la forêt**

---

**Dans le débat  
sur l'avortement**

---

**Diversité des ministères  
à la Mission de France**

---

**Recherches  
des équipes associées**

---

**L'espérance pour moi,  
prêtre ouvrier**

---

**De Rio à Panama  
par le Plateau Andin**

---

**Un prix Nobel  
pour baillonner  
les cris de la mort**

---

**Informations et nouvelles**

---

**Prière du raboteur...  
raboté**

**“ Les pauvres ne sont pas seulement  
les destinataires privilégiés de l’Evangile,  
mais les évangélisateurs privilégiés de l’Eglise ”**

*Conférence des Evêques d’Amérique latine, Puebla 1979.*

---

## ***Abonnements 1980***

Nous avons adressé, fin 1979, un courrier personnel aux lecteurs dont l'abonnement commençait au 1<sup>er</sup> juillet. Le plus grand nombre d'entre eux a répondu sans tarder. Nous les remercions et souhaitons recevoir bientôt les réponses manquantes, ceci évitant une nouvelle correspondance.

A tous les autres lecteurs, nous signalons que l'abonnement 1979 se terminait avec le numéro 79 de novembre-décembre. Nous invitons donc ces abonnés à bien vouloir, au reçu de ce numéro, **renouveler leur abonnement pour 1980**, s'ils ne l'ont déjà fait. A cet effet, ils trouveront un bulletin de réabonnement en fin de ce numéro.

Cet avis ne concerne pas les membres de la Mission de France ni ceux des équipes diocésaines associées qui ont été contactés par ailleurs et dont la plupart ont déjà renouvelé leur abonnement.

*Le Comité de Rédaction.*

---

# Fête de la forêt

30 septembre 1979. Jour de fête. Le soleil est au rendez-vous dans un ciel tout bleu. Entre Royère et Gentioux, en plein sur les plateaux limousins, le chemin qui mène au Villard connaît une animation pas ordinaire. Les voitures se faufilent, les files de stationnement s'allongent... Tout ce monde vient participer à la « Fête de la forêt ». Au cœur de cette fête, une information sur « Les Plateaux limousins », l'association organisatrice, et sur l'Assemblée chrétienne qui en est à l'origine.

Il y a un peu plus d'un an, **Charles ROUSSEAU** présentait dans la Lettre aux Communautés (N° 72, pages 2 à 6) une journée de dimanche à l'Assemblée des Plateaux. Il apporte ici un écho de cette fête qui a marqué une nouvelle étape dans cette volonté de « vivre ensemble l'amour du pays ».

*Pour forcer les murs de Jéricho, le peuple de la bible en fit le tour sept fois, en sonnant de la trompe ! C'est la victoire de l'allégresse ... Nous sommes un petit ramassis de gens sur le plateau de Millevaches, peu influents, touchés comme les autres par l'anémie ambiante. Nous sommes devant une grande muraille qui nous ferme l'avenir : un déclin démographique et économique si prononcé que personne ne voit d'issue vers une quelconque relance. La tendance générale est plutôt de s'asseoir chacun à l'intérieur de sa tente pour cuire ses dernières mesures de farine en attendant que ça finisse.*

*L'été, des gens d'ailleurs viennent dans ce pays pour passer leurs congés. D'autres, bien avisés, leur proposent des fêtes pour les distraire, comme on dit. Ce sont des fêtes de l'oubli. Nous avons attendu le retour du silence, quand l'été finissant rend le pays à lui-même, pour tenter une fête d'un autre genre : la fête d'un vouloir vivre, la fête au pied du mur.*

*Depuis sa création, l'Assemblée des Plateaux s'entendait dire — et se disait elle-même — : « Et le pays, qu'en faites-vous ? Cette Eglise est signe de quoi ? ». Certains de ses membres pouvaient citer leur engagement dans tel organisme professionnel, dans tel effort en vue d'un syndicat, dans telle instance municipale ou scolaire, ou sociale ; leur participation à telle manif. contre l'enrésinement ou la suppression d'une ligne de chemin de fer. Mais ces réponses individuelles ne répondaient pas pleinement à la question : « L'Eglise ici est signe de quoi ? Notre Assemblée a-t-elle un sens pour ce qui se vit — ou se meurt — en ce pays ? ».*

*C'est pourtant vrai que la gravité de la situation locale dévoile un des enjeux spirituels de notre temps : les buts de la croissance et les impasses de notre société. Comme l'écrivit Garaudy dans son « Appel aux vivants » (1) : « Survivre et vivre dépendent désormais d'un choix humain, et nul ne peut déléguer son pouvoir ... Une révolution véritable est, pour une société, ce qu'une conversion est pour l'individu : un changement des fins et du sens de la vie et de l'histoire ».*

*La densité spirituelle de l'enjeu de l'avenir — cette muraille qui nous paralyse — voilà ce que l'Assemblée des Plateaux est — comme Eglise — appelée à signifier. Reste à trouver comment.*

*C'est alors que l'idée a germé, non de nous en aller pleurer contre la muraille, mais de la cerner par la fête. Oser sortir de notre craintive clandestinité pour tenter — à soixante — de secouer la résignation et le fatalisme. Nous avons choisi l'une des composantes du problème de l'avenir du pays : la forêt et le bois.*

---

(1) Roger Garaudy : « Appel aux vivants » — Editions du Seuil.

*C'est un terrain dangereux. La forêt du plateau s'accroît de 2.500 ha par an depuis 1950 — dont 1.400 ha de résineux contre lesquels beaucoup se plaignent et quelques-uns s'insurgent. L'espace boisé est passé de 38 à 48 % tandis que les terres en culture ou en herbe régressaient de 37 à 27 % (le reste étant en landes).*

*Plus grave encore peut-être, la production de cette forêt — production qui doit quadrupler dans les 20 ans qui viennent — risque fort de ne pas être transformée sur place car les entreprises artisanales et industrielles en place ne sont absolument pas à la mesure de l'événement. Déjà les grumes partent en lourds convois vers les régions mieux équipées, jusque dans les Landes et dans le Jura.*

*Le bois aujourd'hui est un enjeu, et la filière « bois », en France, est une branche économique dans laquelle jouent, avec aisance, des groupes financiers aux appétits solides et habiles en spéculation.*

*Alors, nous avons essayé de rendre compte de tout cela. Une exposition a illustré l'ensemble des données sur la production, la transformation et la commercialisation du bois limousin. Inaugurée en présence de quelques responsables qui avaient bien voulu se déplacer, présentée à la presse, cette exposition a été visitée au cours de la fête par un grand nombre de gens du pays, y allant de leurs commentaires et de leurs questions.*

*Mais la forêt n'est pas qu'un problème économique. C'est un chantier où vivent des travailleurs, dont un certain nombre d'étrangers. Travailleurs méconnus, souvent sous-estimés, mal protégés, mal rétribués. Pour les tirer de l'oubli, nous avons organisé un concours de bûcheronnage. C'était plaisir de les voir se révéler au public comme des ouvriers qualifiés et habiles, capables de découper, à la tronçonneuse et à la hache, des objets bien façonnés, à partir d'un tronc d'arbre : salle à manger pour enfants, échelle double, barques, etc. Ils ont été les héros de la fête et fiers de l'être.*

*Enfants (et adultes !) ont pris part à des jeux sur la forêt et le bois. C'était bien autre chose que le « chamboule-tout » ou « la pêche à la ligne » des fêtes foraines. Un « quitte ou double » très enjoué a suscité un vif intérêt parmi les concurrents ... et parmi les souffleurs !*

*Un montage audio-visuel sur « les quatre saisons en Limousin » a réveillé chez un grand nombre l'amour du pays et le goût de ses paysages qui, inconsciemment, marquent nos vies.*

*Sur le terrain de la fête un stand proposait à ceux qui le voulaient des renseignements précis sur qui lançait cette fête et pourquoi. On y présentait l'Assemblée des Plateaux, son origine et son histoire depuis cinq ans. On présentait aussi l'Association « Les plateaux limousins » créée comme un outil juridiquement nécessaire afin d'agir en groupe dans la société. Il était dit que nous n'avions ensemble si les mêmes intérêts professionnels ni les mêmes options politiques, mais que, précisément, cela nous permettait de dépasser les vues limitées à notre métier, les actions purement partisans. L'enjeu de l'avenir nous paraît appeler entre tous des relations, des échanges, des confrontations. A cette fin, l'association est ouverte à quiconque partage ses buts sans nécessairement communier à notre foi de chrétiens.*

*Dans l'Assemblée, cette fête a fait réfléchir. Certains se sont posé la question : en quoi peut-on dire qu'elle a été un geste de chrétiens ? Aucune banderole ne portait cette estampille, aucun acte d'ordre culturel, aucun discours récupérateur. L'évêque de Limoges, présent avec les gens toute la journée, n'est pas apparu sur le podium. Alors ? Nous avons compris qu'il fallait mûrir dans la foi nos manières de voir le rapport de l'Eglise avec le monde afin d'inventer une manière de se situer dans l'histoire des hommes. Plutôt que de chercher à concevoir et à promouvoir un « monde chrétien », nous cherchons à manifester ce que nous percevons du mystère de mort et de vie de Jésus-Christ, en le vivant dans l'histoire du monde. Faire en sorte que les hommes puissent être conscients des enjeux profonds afin de pouvoir réagir librement.*

*Le mur est toujours là. Les échos de la fête, qui pourtant ont résonné loin, ne l'ont pas abattu ! Mais à Jéricho il a fallu faire sept fois le tour des murailles. Sept fois ... Et, sept jours, dans la bible, c'est le temps de la création, c'est la durée de l'histoire ... avant que ne tombe le dernier obstacle qui ouvre la Terre Promise.*

*Alors réjouissons-nous au moins de pouvoir dire, au soir d'une telle journée : « Dieu, que cela était bon ! ».*

**Ce texte que nous publions est le fruit des réflexions de deux groupes de travail (laïcs, religieuses, prêtres) qui se réunissent régulièrement à Fontenay. Il s'agit de personnes dont l'activité professionnelle se situe dans la Santé. Elles osent dire une parole d'espérance, une parole qui s'enracine dans l'expérience de leur métier et qui s'alimente aux sources de la Bible. Elles ne prétendent pas donner le dernier mot dans le débat sur l'avortement. Elles veulent simplement éviter de s'enfermer dans une solution définitive. Elles insistent pour resituer ce grave et difficile problème dans tout un ensemble d'éléments et de facteurs de la vie individuelle, familiale et sociale.**

Hommes et femmes provoqués par l'actualité des débats sur l'avortement, et par notre appartenance aux milieux de Santé, nous faisons ici état de nos expériences personnelles et professionnelles, et, en convergence avec des groupes dans lesquels ont aussi été réfléchies ces questions, nous voulons être l'écho des personnes directement concernées.

## **Préalables**

\* On ne peut être neutre sur cette question. Acteurs ou non d'un avortement, nous sommes tous impliqués, même si nous ne le pensons pas, car nous sommes atteints au plus profond de notre inconscient : ce sujet met en cause et « ma vie » et « ma mort ».  
Tout langage trop sûr de lui nous pose question.

\* La sensibilité et la place des femmes sont gravement méconnues par notre société aussi bien civile que religieuse ; or, elles sont les premières concernées. Beaucoup de paroles sur ce sujet restent trop masculines.

\* **La culpabilisation** est un moyen exploité par toutes formes de pouvoir. Culpabiliser quelqu'un, c'est attenter à sa liberté, c'est le rendre incapable de discernement et de choix ; viser à culpabiliser est une des formes d'autoritarisme les plus pernicieuses.

Chacun, chacune, doit être rendu à une vraie liberté de conscience pour prendre en main, personnellement et collectivement, ses responsabilités en tous domaines.

\* Quoi qu'on en parle beaucoup, **la sexualité reste ignorée** du plus grand nombre dans sa nature et ses implications. L'avortement n'est qu'un aspect — important, mais partiel — d'un ensemble beaucoup plus vaste dans lequel les autorités doivent commencer par investir plus efficacement en moyens d'information et d'éducation.

De plus, il convient de ne pas oublier que même si « le sexe » est présent partout et commercialisé, il demeure un mystère.

## La loi

\* « **Tu ne tueras pas** ». Cette expression — négative — suggère d'emblée un absolu sans exception possible.

Or, en fait, l'histoire humaine, civile et religieuse, est une suite d' « exceptions » plus ou moins instituées : guerre de conquête ou religieuses, tortures et condamnations (au nom de la foi aussi bien que d'idéologies), peines de mort, génocides perpétrés ou consentis, etc.

\* Plus important que tout interdit est le commandement : « **Tu aimeras** ». — expression éminemment positive — qui donne à chacun sa pleine responsabilité à l'égard de l'autre.

\* Aussi, regardant l'attitude du Christ dans les Evangiles, en face du problème de l'avortement nous nous refusons à condamner les personnes.

## Complexités

\* **L'avortement est un fait.** On ne peut le masquer.

En France : 150 000 « I.V.G. » déclarées chaque année ; et vraisemblablement 250.000 (260.000 à 310.000 pour 1978, selon l'I.N.E.D. (Institut National d'Etudes Démographiques).

Mais, nous ne pouvons pas continuer à nous situer face à cela comme s'il s'agissait d'actes purement individuels où les femmes sont abandonnées à leur seule responsabilité.

C'est dans tout le contexte de notre société contemporaine qu'il s'agit de les resituer (et ce problème de société concernant le développement démographique ne peut se percevoir pleinement qu'à l'échelon mondial).

\* Comment culpabiliser ou condamner ceux qui se refusent à donner la vie dans un monde où sont compromises de plus en plus les conditions nécessaires à l'épanouissement de la vie :

**la société où nous vivons est elle-même la grande avorteuse** de tant de vies et de projets :

- dans un contexte de publicité croissante, amoindrissement du pouvoir économique des familles ;
- chômage grandissant dont personne ne se sent à l'abri ;
- exigüité et inhumanité des logements d'où refus d'un enfant de plus, et impossibilité d'accueillir les grands-parents souvent favorables aux jeunes années des enfants ;
- étranglement d'un statut de la femme en pleine évolution et dont le travail devient, dans la plupart des cas, indispensable à l'équilibre du budget familial ou à son autonomie personnelle ;
- doutes sur l'avenir et réelles craintes de guerre ;
- inégalités scandaleuses entre les différentes parties du monde ;
- etc.

Si nous disons que **l'avortement est un mal**, nous remarquons que ce mal est secrète, pour une grande part, par cette société où tant de femmes se trouvent acculées à cette solution. Quand elles la prennent, elle leur apparaît nécessaire ou inéluctable et c'est dans une détresse souvent impartagée qu'elles la vivent.

Cet échec à la vie a non seulement pour causes tous les obstacles qui se dressent devant elle sitôt qu'elle est conçue, mais aussi tous les tabous ou interdits (anciens ou réaffirmés) qui viennent barrer la route à **une contraception qui permettrait** à l'homme et à la femme de vivre leur sexualité dans l'épanouissement de leur couple et une liberté féconde. Bien des discours sont à revoir en ce domaine.

### \* Quel est en fait le plus grand mal ?

Avorter... ou rester indifférent, impuissant ou muet devant ces millions d'enfants déjà nés et qui meurent (en Amérique latine, au Viet-Nam, au Cambodge, en Inde, en Afrique...) du fait de la mauvaise répartition des richesses par égoïsme ou volonté de pouvoir des pays ou des classes mieux nantis (ceux-là même parmi lesquels se trouvent souvent les plus acharnés à condamner l'avortement) ? L'avortement, dans ce contexte, devient le lieu d'affrontements idéologiques et passionnels avec des pressions « pour » ou « contre ». La femme qui avorte doit-elle devenir le bouc émissaire d'un bien plus grave péché collectif ?

### \* Quand commence la vie humaine ?

Devant cette interrogation, nous constatons souvent l'extrême modestie des scientifiques (biologistes, psychanalistes, etc.). Nous voudrions qu'à plus forte raison, en ce domaine, (de la part des Eglises, mais surtout de l'Eglise Catholique) toute parole invitant au respect de la vie reste humble.

## Requêtes

\* Nous sommes témoins, mais aussi victimes des dégâts graves causés par un discours négatif et culpabilisant, donc inhumain et non-évangélique.

Nous nous adressons donc aux Eglises, mais en particulier à notre Eglise Catholique :

— pour qu'elles revoient leur discours sur la vie, la mort et la sexualité, sans peur d'y regarder et d'en parler à bon escient ;

— pour qu'elles regardent de près tous les fondements et présupposés philosophiques et théologiques qui se trouvent derrière une sacralisation de la vie et de la mort ;

— pour qu'elles ne se discréditent pas en ayant un langage absolu sur certaines choses : la sexualité, la vie dans son origine, etc., et un langage si relatif sur d'autres où elles s'impliquent fort : le pouvoir et l'argent par exemple ;

— pour qu'elles étudient de près toutes les données si nouvelles des sciences humaines et, par là, se remettent en question dans des domaines autrefois ignorés, comme la contraception, en tenant compte de l'allongement de la vie humaine, donc de la durée des couples, de l'éclatement de la famille et de la place des enfants... ;

— pour qu'elles entendent le discours de femmes et ne confient plus l'élaboration théologique aux seuls hommes, clercs, célibataires.

## **Notre espérance**

C'est une parole positive et, de ce fait, libérante, que les hommes et les femmes attendent des Eglises.

Cette parole doit être dynamisante, appel à l'aconscience, éveil à une vraie liberté pour que grandisse l'Homme.

Cette parole doit être en consonance avec la façon de faire et de dire de Jésus-Christ.

Avec la Bible, nous détenons une source de réflexion et d'enseignement sur ces problèmes de la sexualité et sur le sens de la vie et de la mort, dont toute la richesse n'a pas été encore suffisamment exploitée. Les problèmes soulevés par le vécu actuel des hommes doivent nous inciter à poursuivre, avec toute l'Eglise, la recherche sur ces thèmes .

Nous croyons que l'Amour est dynamisme.

Dieu en est la source.

Cet Amour est pour nous appel à la Vie.

Il est pour chaque personne, le seul vrai critère de décision.

# ***Diversité des ministères***

Dans le précédent numéro paraissaient, sous le titre « L'aventure de la foi sur des rivages nouveaux », quelques traits de la vie spirituelle très largement vécus à la Mission de France. Il s'agissait d'un extrait du rapport présenté à Rome, en mai 1979.

Voici un nouvel extrait de ce rapport. Quelles que soient les formes du ministère confié à chacun, tous se retrouvent plus clairement que jamais affrontés aux exigences de l'Evangile pour témoigner du Christ. Ce sera l'un des points autour desquels se réuniront les prêtres de la Mission de France au cours de leur Assemblée générale 1980 (voir page 59).

## ***à la Mission de France***

Conformément aux intentions qui ont présidé à la fondation de la Mission de France et qui ont été confirmées par la Constitution Apostolique, les prêtres incardinés à la Prélature sont envoyés, en accord avec les Ordinaires des lieux, dans des secteurs géographiques ou des milieux de vie, très marqués par l'incroyance. Dans ces ensembles humains où les chrétiens sont très peu nombreux et où l'Eglise apparaît comme lointaine, leur souci d'être au service de l'annonce de l'Evangile et de la naissance de l'Eglise les conduit à ne pas rester étrangers à ce qui fait l'existence et les conditions de vie des hommes.

Ecouter et accueillir, à nouveaux frais, ce que sont les préoccupations et les questions des hommes pour y découvrir les chemins possibles d'une ouverture de leur cœur à Jésus Christ, est une exigence du ministère confié aux prêtres de la Mission de France, et qui se traduit par des formes diverses de « partage de vie ». Parmi celles-ci le travail professionnel tient une place importante.

Ainsi sur 298 prêtres et diacres incardinés à la Mission de France, 219 exercent un métier dans diverses branches professionnelles.

Ces insertions professionnelles ont été influencées par l'évolution de la société française qui a vu se développer les emplois de type « tertiaire » et de techniciens, créant ainsi des milieux de travail marqués par une mentalité particulière et des problèmes qui posent de nouvelles questions pour l'annonce de l'Evangile. Cela explique, pour une part, qu'un certain nombre de prêtres sont aujourd'hui employés ou techniciens, et non plus seulement ouvriers dans une usine ou sur un chantier. Enfin, soulignons que ceux qui sont ouvriers ou manœuvres ont très souvent comme compagnons des travailleurs immigrés (Maghrébins, Turcs, Portugais, Maliens, etc.).

Parmi les prêtres de la Mission de France, certains ont la charge d'une paroisse ou d'un secteur territorial comportant plusieurs paroisses ; aux autres, cette tâche particulière n'est pas demandée, afin qu'ils consacrent tout leur temps à une présence d'apôtre dans des milieux massivement étrangers à l'Eglise. Depuis sa fondation, la Mission de France a toujours estimé que ces deux manières d'assumer la mission confiée étaient nécessaires l'une à l'autre et complémentaires.

## ***Ministère comportant une charge de paroisse***

Dans les équipes ayant en charge une paroisse ou un secteur territorial, la Mission de France compte actuellement 103 prêtres (57 d'entre eux sont en milieu urbain et 46 sont en milieu rural). Sur ce total de 103 prêtres, 68 exercent un travail professionnel à temps partiel ou à temps normal.

Comme pasteurs de communautés chrétiennes, ils assurent les tâches habituelles de catéchèse des enfants et des adultes, l'animation de la prière communautaire, des célébrations sacramentelles et particulièrement de l'Eucharistie dominicale. Ils ont le souci de faire participer les chrétiens, selon les charismes particuliers de chacun, aux diverses activités de la communauté chrétienne. Particulièrement soucieux de l'annonce de la Bonne Nouvelle à « ceux qui sont loin », ils s'efforcent de communiquer aux communautés chrétiennes dont ils ont la charge l'esprit missionnaire qui les anime. Ils le font par la prédication et la réflexion menée en diverses réunions.

Ils le font aussi en donnant l'exemple d'une vie simple et fraternelle avec tous et d'une attention privilégiée aux plus défavorisés de leurs secteurs : les travailleurs étrangers, les travailleurs des usines et des chantiers, les familles de condition modeste, sans oublier les malades. Ceux d'entre eux qui travaillent pour gagner leur vie manifestent ainsi leur souci de vivre la condition la plus commune du peuple qui leur est confié. L'expérience montre que, par un tel mode de vie, des relations de sympathie et de confiance s'établissent de manière durable entre eux et leur peuple si largement ignorant de l'Évangile du Christ et de la vie de l'Église.

Ainsi le travail salarié, pour ces prêtres, loin d'être du temps inutilement consacré à des tâches qui seraient extérieures à leur charge pastorale, crée non seulement des conditions de rencontre et de dialogue fructueux, mais signifie la Bonne Nouvelle d'un Amour qui concerne tout homme.

Très souvent, avec des chrétiens de leurs communautés, ils participent à telles ou telles associations qui concourent à l'animation de la cité au plan éducatif, culturel, sportif, soucieux de rejoindre les initiatives qui promeuvent le bien général. De la même manière il leur arrive de manifester publiquement leur solidarité avec le peuple qui leur est confié quand la situation l'exige, par exemple dans la crise actuelle de l'emploi. De toutes ces façons ils s'efforcent d'être parmi leur peuple à l'image de « Celui qui est venu pour servir ».

# ***Ministère ne comportant pas la charge d'une paroisse***

## ***Annonce de la Parole***

Dans les équipes de prêtres vivant leur ministère parmi les travailleurs, sans avoir la charge d'une paroisse ou d'un secteur territorial, la Mission de France compte 151 prêtres.

Ces prêtres, de la manière particulière qui est propre à chacune des professions auxquelles ils appartiennent, vivent à longueur de jours et d'années au sein d'un « Monde » de travailleurs. A travers les joies et les peines d'un labeur vécu ensemble, se tisse un réseau complexe de relations humaines, personnelles et collectives, faites d'amitiés et d'échanges, de solidarité et de conflits. Dans ce jeu de relations, où rien n'échappe aux regards de ceux qui partagent la même existence quotidienne, la première exigence qui s'impose à ces prêtres est d'avoir une vie très transparente pour leurs frères. Cette exigence de vérité dans la **manière de conduire** leur propre vie « au grand jour, comme des enfants de lumière » marque profondément leur vie spirituelle. S'efforçant « d'avoir parmi les païens une belle conduite qui les amène à glorifier Dieu », avant même que de parler, c'est leur comportement de travailleurs et de camarades qui livre aux autres la Parole qui les habite.

Ainsi déjà ils exercent la mission pour laquelle ils sont ordonnés. En effet, « la première fonction des prêtres, comme coopérateurs des évêques, est d'annoncer l'Évangile de Dieu à tous les hommes ».

Leur attitude, faite d'écoute attentive, de silence, mais aussi d'échanges tout simples à propos des événements qui marquent la vie de travail, la vie familiale ou la vie du pays, permet en de multiples occasions de manifester ce qu'ils pensent, eux qui s'efforcent de se faire, en église, un jugement conforme à l'Évangile. Apprenant eux-mêmes à mettre en pratique les béatitudes dans une vie ordinaire, ils deviennent plus à même de révéler à d'autres ce qui véritablement plaît à Dieu, rendant ainsi audible « en sa propre langue » la Parole destinée par le Seigneur à un peuple nombreux que Lui seul connaît, peuple formé de tous ceux qui sont habitués par une soif de vérité, de justice, et d'amour, peuple non encore rassemblé parce qu'il ne sait pas nommer Celui

qui l'appelle et l'anime. Par vocation et par mission reçue ces prêtres exercent le ministère « pour faire naître et grandir le Peuple de Dieu ».

### ***Serviteurs des pauvres***

Partageant la vie ordinaire des hommes pour y vivre l'Évangile, ces prêtres sont très attentifs aux plus pauvres. Ceci est vrai pour tous quelles que soient leurs qualifications professionnelles : ouvriers, employés, techniciens et cadres.

Ils vivent le plus authentiquement possible la solidarité avec les travailleurs les plus modestes et les plus exploités. Ils ont à cœur d'aider à l'établissement d'une plus grande justice pour que soit respectée la dignité de chacun et les inégalités moins criantes. C'est pourquoi, souvent mais pas toujours, selon les conditions particulières qui sont les leurs, ces prêtres participent aux activités syndicales, apprenant d'ailleurs, par expérience ce qu'il en coûte de « défendre l'opprimé ». Cet engagement, peut-être jugé inhabituel, n'est pourtant pas extérieur à leur charge pastorale ; il est une manière d'exprimer l'amour privilégié du Christ pour les « Petits » et son opposition à la domination de l'Argent sur le peuple. Par ces engagements, vécus dans un esprit de justice, il témoigne du « Dieu dont le trône est le droit et la justice ».

Ils rejoignent ainsi les plus valeureux de leur peuple, ceux qui aspirent à un monde juste et pacifique, et qui donnent beaucoup de leur temps et de leur peine pour améliorer le sort de leurs frères. Ce combat pour la justice mené ensemble devient à l'expérience un terrain privilégié pour un dialogue sur le sens de la vie et la foi. Qui dira les innombrables dialogues engagés en toute confiance sur les questions essentielles de la vie, qui se sont ainsi noués entre prêtres et militants incroyants ou athées ?

Certains de ces prêtres partagent en totalité la vie des travailleurs immigrés : travail de manœuvres, cantonnement, repas et soucis... manifestant ainsi la prédilection du Christ pour ces pauvres d'entre les pauvres de notre pays.

### ***“ Méditant ces choses dans leur cœur ”***

Notons aussi que les prêtres qui vivent ce ministère témoignent souvent combien cette vie menée au coude à coude avec les travailleurs, les conduit à

une « méditation » toujours relancée de l'Écriture : les hommes rencontrés et les situations concrètes, les espoirs partagés et les épreuves vécues ensemble, les interrogations sur le sens de la vie, leur font découvrir une véritable contemplation, qui renforce toujours plus le lien entre la vie quotidienne et la Foi.

### ***Avec d'autres chrétiens***

Quand cela est possible ces prêtres participent régulièrement aux réunions de chrétiens regroupés en équipe d'Action Catholique, le plus souvent dans des équipes A.C.O., parfois, pour quelques-uns, dans des équipes de C.M.R. ou de M.C.C. Ces équipes sont alors pour tous, prêtres et laïcs, le lieu d'une mise en commun d'une expérience commune, d'un approfondissement des appels de l'Évangile et de célébration de la Foi de l'Église.

De tels partages avec des équipes de chrétiens sont certainement très souhaitables. Ils ne sont pas toujours possibles parce que ces équipes sont en général peu nombreuses. Souvent elles ont un aumônier nommé par le mouvement, qui peut, selon les cas, être favorable ou pas à la présence d'un autre prêtre situé autrement que lui dans le monde du travail ; dans d'autres cas, c'est le prêtre au travail qui est l'aumônier de l'équipe.

### ***Ministère de semailles***

Voici des années que des prêtres de la Mission de France vivent ce type particulier de ministère presbytéral. Certains, dans l'Église, s'interrogent sur l'efficacité de cette présence apostolique et s'étonnent parfois de ne pas voir se former plus rapidement de nouvelles cellules d'Église au cœur de ces milieux de travail. Les prêtres qui sont les ouvriers de cet effort apostolique savent que les choses ne sont pas si simples ni si faciles.

En effet, chacun le sait bien, les mutations en cours dans le monde actuel sont d'une ampleur considérable. L'essor inouï des techniques et des sciences, la main-mise dès l'origine sur ces progrès par le capitalisme avec une grande volonté de puissance, et les réactions de défense qui en ont découlé (indépendance des peuples colonisés, volonté révolutionnaire, etc.), et bien d'autres facteurs encore, constituent aujourd'hui le formidable creuset où sont refondues, de fait, toutes les civilisations qu'elles soient occidentales, africaines, asiatiques, etc.

Personne ne saurait dire aujourd'hui ce qu'il sortira de mutations aussi profondes, ni par quels soubresauts passeront les chemins de l'histoire. Nous pouvons dire seulement que ce « creuset » est plein des souffrances et des espoirs des hommes, à la recherche de nouveaux types de civilisations dans lesquelles l'homme serait davantage respecté et reconnu dans sa dignité. Dès lors le ministère de ces prêtres qui « vivent au cœur des masses » et s'efforcent d'y être une présence fraternelle, priante et active, est un ministère de semences, dans l'espérance de la Moisson. Ce ministère rend l'Eglise présente à la manière du ferment dans la pâte.

L'entreprise des prêtres de la Mission situés ainsi parmi les travailleurs dépasse sans doute l'œuvre d'une seule génération. Mais déjà, pour ne prendre ici que l'exemple du monde ouvrier, il faut remarquer que des changements de mentalité se sont produits, à la suite de l'effort persévérant pour y vivre et pour y annoncer l'Evangile. En effet, la présence de chrétiens militants, la présence aussi de religieux et de religieuses partageant la condition salariale, et de prêtres au travail, ont considérablement modifié le regard que porte la classe ouvrière (et ses militants syndicaux ou politiques), sur ceux qui se réclament de Jésus Christ. Désormais ces hommes constatent que la Foi chrétienne ne peut être purement et simplement considérée comme « l'opium du peuple » ou comme sans intérêt. Bien des chrétiens, et en particulier des prêtres ouvriers, ont acquis la pleine confiance du monde du travail. Ce changement de « climat » nous paraît important et représente un phénomène nouveau.

Les prêtres au travail nous ont souvent fait remarquer que ces changements de mentalité se produisent dès lors que ces hommes peuvent relier dans leur observation le témoignage de plusieurs disciples de l'Evangile, dans leur diversité de tempéraments et de situations. C'est à travers des visages variés, qu'ils commencent à deviner un seul Visage, trésor commun à chacun. C'est ainsi l'Eglise dans sa diversité, dans sa catholicité, qui témoigne de Jésus Christ. Et c'est une des dimensions du ministère de ces prêtres que de veiller à ce que l'Eglise demeure universelle, même dans ses plus modestes commencements, qu'elle ne soit ni celle de Paul, ni celle d'Apollos.

Ces signes positifs sont indiscutables, mais ils ne font que rendre plus pressant l'effort qui reste à faire pour qu'il apparaisse clairement que toute l'Eglise de Jésus Christ, fidèle à son Maître, est devenue « servante des pauvres ». Nous ne serions pas fidèles à ceux qui vivent ce ministère si nous ne nous faisons pas l'écho de leur souffrance à ce sujet.

## ***Entre les deux formes de ministère dont il vient d'être parlé : une complémentarité nécessaire***

Mentionnons l'une des difficultés qui surgit parfois entre ces deux formes de ministère vécu par les prêtres de la Mission. Un certain nombre de prêtres ont une tendance à estimer préférable la forme de ministère qu'ils ont eux-mêmes en charge. Nous avons connu une certaine dépréciation du ministère de ceux qui étaient « encore » en paroisse, et parfois inversent certaines incompréhensions des seconds pour les premiers. Mais cela n'a jamais été un phénomène général. Il est du rôle des responsables, notamment en mettant en œuvre les rencontres et les confrontations nécessaires, de maintenir une conscience vive chez tous et chacun de la complémentarité de ces deux tâches.

Celle-ci nous paraît, en effet, indispensable :

- le ministère qu'on peut qualifier « de première annonce de l'Évangile » suppose que des églises particulières donnent des signes évangéliques cohérents avec la « prédication en actes » de ces prêtres situés aux avant-postes. Trop de contradictions ruinerait leurs efforts.

- Il est à souhaiter que des églises locales deviennent capables d'accueillir ceux et celles qui commencent à découvrir le Christ.

- Enfin l'expérience montre qu'il est sain pour des prêtres qui, par mission reçue, vivent habituellement loin des lieux ecclésiaux traditionnels, de pouvoir se joindre à une église qui a compris leur mission et œuvre dans la même direction. Il n'est pas bon qu'ils ne puissent trouver d'autre espace ecclésial que leur propre équipe. La foi et le ministère se vivent d'autant mieux quand ils peuvent être vécus en communion concrète avec un peuple, même très modeste.

# **Recherches des équipes associées**

**Membre du Bureau responsable de l'Association, Clément PICHAUD participait à un titre tout particulier à la Rencontre Nationale des équipes associées, fin novembre 1979 (voir N° 79, pages 15 et suivantes). Il lui était demandé d'élargir les recherches à partir des divers apports, témoignages et travaux de carrefours. Voici ses réflexions présentées au seuil du deuxième jour : « Je vais parler à partir des carrefours d'hier, disait-il, mais plus encore à partir de ce que j'observe, depuis des années dans l'Association. Car mon but n'est pas seulement de « faire remonter » ce qui a été dit dans des carrefours d'un jour. Il est plutôt que nous puissions nourrir ensemble notre conscience collective d'être associés... Je ferai simplement trois séries de remarques... ».**

## Autour de : "être avec"

Etre homme (ou femme) avec les autres, c'est capital pour nous. Peut-être que le point où ça se sent le mieux est le *travail salarié des prêtres*. Normal : environ la moitié des prêtres de l'Association ont un travail salarié. Un carrefour disait : « Au travail, la première chose à vivre, c'est l'amitié, qui aboutit à un dialogue, qui permet d'arriver à des actions ». J'insiste sur l'importance du travail salarié des prêtres, car certains pensent que c'est un anachronisme qui doit disparaître ou un luxe qu'on ne peut plus se permettre. Eh bien ! nous pensons, nous, que c'est une réalité et un signe dont nos équipes ne peuvent pas se passer.

Mais les réalisations évoluent :

— d'abord, il n'y a guère de *prêtres* qui « passent » maintenant au travail : ça fait maintenant des années que ces prêtres sont membres à part entière du monde des travailleurs.

— et puis il y a *les jeunes* récemment ordonnés, qui disent par exemple : « J'ai toujours été au travail, depuis l'âge de 14 ans. Je suis un manuel, c'est une dimension de moi-même ». Et nos évêques ordonnent des ouvriers-prêtres.

— il y a *les religieuses* qui ne se privent plus (heureusement !) de dire aux prêtres qu'elles sont au travail depuis toujours.

— et les *laïcs* qui parfois disent : « A

quoi bon envoyer des prêtres au travail, si l'équipe reste centrée sur son organisation pastorale... et que les laïcs de l'équipe n'ont pas la possibilité de parler de leur travail dans l'équipe ? ».

Autre point, à bien souligner : si nous tenons ainsi au travail, ce n'est pas que nous l'idolâtrons, ni même que nous lui accordons toujours beaucoup de valeur. Si le chômage est une plaie, le travail n'est-il pas une calamité ? Je veux dire : le travail tel qu'il existe bien souvent. Comme dit le carrefour Chômeurs : la théologie du travail est complètement dépassée. Et un autre : quand nous employons le mot « travail », il n'a pas précisément le même sens que dans les encyclopediques. Hier, quand nous avons parlé du *travail réel*, nous l'avons appelé « chagrin », « esclavage », « prostitution ». C'est cela que nous voulons contribuer à changer, avec d'autres. Si nous tenons à être dans le monde du travail, c'est parce que nous sommes contre ce que le travail est devenu. Si nous tenons au travail, ce n'est pas tant pour le faire, que pour le transformer.

Faut-il ajouter que le travail (avec sa suite logique : l'engagement syndical) n'est pas la seule façon d'« être avec » ? A première vue, hier, on a mentionné *d'autres moyens tels que* :

- l'habitat et le style de vie : certains ont choisi d'habiter en H.L.M. au mi-

lieu des immigrés, ou dans un baraquement d'une cité de transit...

- la participation à des groupes ou associations : comité de quartiers ou syndicats d'initiative, clubs sportifs ou groupes d'action municipales...
- sans parler des mille formes de relations et de solidarité à partir du voisinage, de l'amitié, etc...

Par ailleurs, le travail n'est pas le tout de l'homme ni de la vie. Il y a aussi l'amour et la vie de famille, l'enfance et la vieillesse, la santé et la mort, la science et la politique... et même la religion. Sur tous ces points, cette seconde Rencontre Nationale, avec les témoignages et les carrefours d'hier, doit marquer pour nous un grand pas en avant. Voici seulement quelques tout petits aperçus :

- le témoignage et le carrefour « *Jeunes* » nous ont aidés à percevoir la relativité de nos valeurs et de nos militances d'adultes : avec les jeunes, pour qui sincérité et spontanéité sont des valeurs primordiales, que pouvons-nous vivre ?
- le carrefour « *Femmes* » a parlé ferme, par exemple en disant que le travail peut être libérateur par les possibilités de relations qu'il offre ; que le langage de l'Eglise sur l'avortement est disproportionné par rapport à son langage sur l'armement ; que dans l'Eglise les femmes ont de l'influen-

ce, mais aucun pouvoir... Quand on pense que notre Association se féminise, il est probable qu'on va avoir des choses à se dire !...

- le carrefour « *3<sup>e</sup> âge* » nous rappelle que notre chemin à tous passe par la mort (il paraît même que la floraison des voyages d'anciens pourrait manifester leur fuite devant cette perspective).
- les carrefours « *Vie locale* » ont bien souligné que, pour servir efficacement les paumés, il faut savoir s'engager dans des organisations... mais qu'à ce moment-là les soucis de gestion risquent de faire oublier les plus paumés : contradiction, ou du moins tiraillement, dont il faut être bien conscients...
- le carrefour « *Militants Politiques* » rappelle que l'Eglise continue d'ignorer la lutte des classes, tandis que l'analyse marxiste continue de nourrir une espérance ; et il a cherché à quelles conditions la « lutte pour le pouvoir » peut être évangélique...

A ce propos, je crois devoir souligner que, si nous ne sommes pas tous militants politiques (loin de là ! peut-être pas assez ?), par contre nous sommes de ceux qui ne se contentent pas de tenir sur « les pauvres » un discours religieux ou simplement humanitaire. De plus en plus, me semble-t-il, nous nous risquons dans des langages, des choix, des actions,

des alliances, qui ont une *dimension nettement politique*. Parce que, pour nous, la lutte des classes est un fait, et l'homme est sacré, surtout le plus bafoué, le plus opprimé. Alors, nous luttons contre ces 2 choses dénoncées par plusieurs carrefours : *la domination de l'argent et celle du pouvoir*, dominations qui semblent s'aggraver aujourd'hui avec le renforcement du libéralisme et les aberrations

de la droite dite nouvelle. Plusieurs carrefours ont parlé des hommes traités comme des « machines » ou des « marchandises » et « logés comme des cochons » : devant des choses comme ça, comment rester les bras croisés ? Evidemment, avec les risques que nous prenons, il doit nous arriver d'avoir les mains sales : nous préférons ça, plutôt que de ne pas avoir de mains...

## **Autour de : "incroyance" (?) - foi - témoignage**

Souvent, ceux qui parlent de la Mission de France ou de l'Association disent que nous sommes d'abord et avant tout relatifs à « l'incroyance ». Peut-être ne faut-il pas supprimer cette façon de parler (et de penser), mais il faut sûrement mettre de gros bémols à la clé :

- d'abord, « l'incroyance », c'est bien abstrait : nous, nous sommes venus ici, ces 2 jours, parler *d'hommes et de femmes bien concrets* avec qui nous vivons ;
- ensuite, nous parlons le moins possible d'incroyants, parce que nous savons que beaucoup sont plutôt *des gens qui croient autre chose que nous* ;
- en tous cas, ces hommes et femmes autrement croyants (ou qui peut-être

n'ont aucune foi), nous ne cherchons pas à les « rejoindre » comme on entend dire parfois : *nous vivons avec eux* à longueur de jours, à longueur de vie.

- nous ne cherchons pas à « instaurer le dialogue » avec eux : avec eux nous vivons, avec eux nous agissons et là, *tout naturellement, nous dialoguons*.
- nous ne cherchons pas à les « convertir » : nous nous efforçons d'*avancer avec eux vers la Vérité*, qui les dépasse, certes... mais qui nous dépasse tout autant.

Autre chose, à propos d'incroyance : chez nous, ici, maintenant, qu'est-ce qui est le plus menaçant pour la foi ?

- est-ce l'athéisme, le refus de Dieu ?...  
...ne serait-ce pas plutôt le *matérialisme* ? Un carrefour a souligné combien les immigrés sont frappés par l'ambiance matérialiste : ils cherchent des croyants, et n'en trouvent pas.
- est-ce l'absence de Dieu ? ...ne serait-ce pas plutôt *la surabondance des dieux* ? Le dieu fric, la déesse bagnole ou baraque, les dieux du stade, les idoles du show-business, les vedettes politiques ou autres...
- est-ce l'athéisme marxiste ? ...ne serait-ce pas plutôt *l'idolâtrie capitaliste* ? C'est-à-dire une bonne partie des « obstacles », que les carrefours ont signalés sur les chemins de la foi : tout ce qui pousse nos camarades et nos voisins, les jeunes et les moins jeunes, nos amis et nous-mêmes... à être des petits pépères (ou des petites mémères) à l'horizon borné, abrutis de travail et de télé, de fatigue et d'énervement, accablés de publicités et de gadgets, difficilement accessibles à la fraternité et à la solidarité, finalement peu capables de s'ouvrir à l'autre... et à l'Autre !

Justement, notre pari, c'est qu'il est possible de vivre pour les autres et de croire au Dieu de Jésus Christ. Et le sens de notre vie, c'est de nous y engager corps et âmes. Pour nous, *croire en Dieu et changer le monde*, ce sont les 2 faces d'une seule et même foi. Croire au Père et bâtir un monde de frères, ce sont les

2 faces d'une seule et même vie. Partager notre foi et lutter contre les injustices et les inégalités, ce sont les 2 aspects d'une seule et même tâche.

Cette foi, il n'est *pas facile d'en dire quelque chose*. Je trouve éclairantes ces réflexions du Père Bossuyt, qui fut prélat de la M.D.F. Quand on accepte de se défaire de la foi dans l'habillement qu'on a été habitué à lui donner, quand on s'aventure à essayer de vivre et dire la foi avec d'autres en respectant leur différence, alors, disait le Père Bossuyt, « on est comme plongé *en pleine mer* sans plus avoir aucun rivage à l'horizon pour s'y repérer ». Et, après cette comparaison marine, il en donne une autre, pour les terriens : « On se sent à *peu près totalement démun*i de ce trousseau de clés qui nous permettaient d'ouvrir toutes les portes ». On n'est pas si loin de cette réflexion rapportée hier matin : « *Je croyais avoir toutes les réponses, et voilà qu'ils ont changé les questions* ».

Mais, globalement, le pôle essentiel de notre témoignage est bien celui de la vie, plus que celui de la parole. Tel est le sens profond de notre « être avec ». Equipe de Saint Etienne : « Si nos *actes* ne parlent pas, il n'y a pas de communication possible ! ». René Sourice : « Notre *situation* n'est-elle pas déjà une parole qui parle plus que des mots ? ». Atelier Travail et Action Catholique : « Il s'agit de donner un *signe* d'espérance, en refusant de se laisser écraser soi-même ». Et André Depierre : « *La seule parole*

qui puisse exprimer quelque chose de Dieu, et qui puisse être comprise de ceux qui ne le connaissent pas (c'est ça qui compte), *c'est une vie partagée* ». (cf. L.A.C. n° 76, p. 12).

Si nous voulons, au cœur de cette vie,

## Autour de la dimension " Eglise "

Nous voulons vraiment, profondément, « faire Eglise ». Non pas, dit un carrefour, « faire l'Eglise », en tant qu'organisation et système, avec ses structures et ses équipements. Mais « *faire Eglise là* », c'est-à-dire : à travers notre vie de tous les jours et nos réseaux de relations, contribuer à faire exister des collectifs de croyants, des groupes qui se réfèrent à Jésus Christ et qui en même temps se réfèrent les uns aux autres. De ce point de vue, il est très important que l'Association soit constituée d'*équipes*, et que ces équipes soient de plus en plus composées de laïcs - religieuses - prêtres. Parce qu'une vraie équipe est comme une cellule d'Eglise. Et même, dit l'un de nous, comme une « *matrice ecclésiale* », qui peut et doit engendrer sans cesse l'Eglise de Jésus Christ.

D'autre part, ce que nous voulons, c'est « faire Eglise » et non pas des chapelles. Certes, dans la logique du « vivre avec », il est normal et même indispensable que

vivre de Dieu et parler de lui, il nous faut le chercher sans cesse dans cette vie même. Il nous faut être, comme René, « *têtes chercheuses du Royaume* ». Ou, comme André, « *des chiens de chasse* » : « Nous flairons l'Esprit partagé à tant de monde autour de nous ».

*ceux qui se ressemblent s'assemblent* (comme nous l'avons fait hier dans nos carrefours, comme nous le faisons habituellement dans nos ateliers) pour pouvoir plus facilement partager, de façon à construire une église qui soit faite de notre chair. Mais, en même temps, pour ne pas tomber dans le « piège du même », nous refusons tout ce qui ne fait que quadriller et compartimenter, et nous nous obstinons à *rencontrer l'autre* : l'autre personne, l'autre milieu, l'autre mentalité, l'autre culture, l'autre continent, finalement l'autre moitié du monde...

Et cela nous amène à parler de *la place du Tiers-Monde* dans notre vie et notre souci. C'est une dimension permanente de la réflexion, grâce aux ateliers « Tiers-Monde » et « Immigrés » lancés par la M.D.F. Et plus encore depuis 3 ans, avec la confrontation hexagone — T.M. Et ici même, il y avait 2 carrefours « Immigrés — T.M. ». Dans nos organisations

syndicales, politiques ou ecclésiales, cette dimension T.M. est loin d'être toujours évidente ; et quand enfin on essaie de la prendre en compte, il n'est *pas facile* de voir quoi faire, et encore moins facile de le faire. Mais il ne fait aucun doute que c'est là *un lieu essentiel* de nos efforts à venir... et aussi de nos bagarres (contre les autres... et contre nous-mêmes) !

Finalement, pour nous, la rencontre de l'autre et *la confrontation* ne sont pas

un exercice d'ascèse, ni un effort pour je ne sais quel consensus. Non ! *c'est notre façon très concrète* (et parfois très onéreuse) *d'être d'Eglise* ; je me confronte avec toi, nous nous confrontons les uns aux autres, parce que nous savons qu'il est impossible à une personne ou à un groupe de faire le tour de Jésus Christ et de son Eglise. N'est-ce pas pour cette raison, au plus profond, que cette Rencontre Nationale est pour nous un grand moment ?

# “ L'espérance pour moi, prêtre-ouvrier ”

En guise de prélude, Jean Vinatier présente, avec l'objectif qui réunissait quelques personnes en janvier 1979 dans une salle de l'abbaye de Solignac en Limousin, l'originalité de cette rencontre.

*« Prêtres et Laïcs se retrouvaient autour d'Yves Sauvaget, prêtre-ouvrier de Limoges, dans le cadre des recherches de la « Dynamique évangélique ». Rien d'étonnant à cela. Sauf peut-être le thème de la rencontre.*

*Car il ne s'agissait de rien moins que d'exprimer notre Foi — de chrétiens ou de prêtres — alors que nous sommes en plein cœur de ces combats, personnels et collectifs, desquels dépend l'avenir d'un peuple au travail. Chacun sait que ce n'est pas sous le feu d'une bataille qu'un soldat écrit ses « Mémoires ». Et beaucoup de ceux qui y participent le plus activement ne risquent pas de le faire, car ils y auront laissé leur vie...*

*Nous nous sommes dit cela à plusieurs reprises, au moment de faire part à des frères de ce que nous faisons à Dynamique Evangélique : les meilleurs comptes rendus sont si loin de la vie profonde entrouverte entre nous. « Nous manquons de mots... nos manquons d'outils adéquats pour faire apparaître la vie qui s'exprime, et qui s'imprime alors en ceux qui l'accueillent... C'est une tâche impossible... ».*

*Tâche impossible et pourtant indispensable. « Comportez-vous en hommes libres... Ne trouvez pas étrange d'être dans la fournaise de l'épreuve, comme si c'était quelque chose d'anormal.. Si c'est comme chrétien que vous souffrez, n'en ayez nulle honte, mais au contraire glorifiez plutôt Dieu à cause de ce nom qui vous identifie au Christ. N'ayez donc aucune crainte, et soyez toujours prêts à justifier votre espérance devant ceux qui vous en demandent compte ». (I. Pierre, 2, 16 ; 3, 14-15 ; 4, 12-16).*

*Ces raisons de l'apôtre sont déjà déterminantes. Si Dieu, par les paroles de Jésus, a pris le risque de se livrer à nos « critiques », il nous faut, à notre tour essayer de livrer notre témoignage. Mais, dans les circonstances présentes, je vois au moins deux raisons impérieuses et supplémentaires de rapporter ces entretiens de Solignac.*

*C'est un des prêtres ouvriers de Limoges qui exprimait pour nous comment il éclaire et nourrit sa foi et sa mission au cœur des combats du monde ouvrier qui est devenu sa patrie humaine. Or, au moment où le nombre des prêtres diminue, posant à l'Eglise de France, et de bien d'autres pays, de graves questions pour l'avenir, commence à se répandre, comme une rumeur qui grandit, plus ou moins voilée :*

*« Les prêtres au travail sont-ils vraiment indispensables ? Il y a des communautés chrétiennes qui vont être privées de l'Eucharistie. Il y a des aumôneries qui n'auront plus de titulaires... Ne faudrait-il pas que ces prêtres au travail, qui ont fait la preuve de leur vitalité, rejoignent maintenant leurs frères débordés par leurs tâches ? ».*

*Etonnante question en vérité ! Si elle était prise au sérieux, le résultat en serait dramatique. Car, une fois encore, on prendrait les conséquences pour les causes ; une fois encore, au lieu de prévoir et de préparer l'avenir, on essaierait de prolonger, sans plus, un état de fait. Et surtout on oublierait pratiquement la Mission d'Evangelisation, qui est le fondement de l'envoi de prêtres pour partager la vie et l'espérance des hommes au travail. On oublierait le Concile. On oublierait combien la diversité des charismes concourt au bien de toute l'Eglise (I. Cor. 12 ; Constitution de Vatican II sur l'Eglise, ch. 6 et 7). A coup sûr on stériliserait l'Espérance. Pourquoi pas, pour sauvegarder ce qui reste de la chrétienté occidentale, ne pas arrêter l'envoi des prêtres qui partent aider dans le Tiers Monde ? Pourquoi ne pas demander aux prêtres contemplatifs de sortir de leurs monastères ?*

*Il faut certainement trouver d'autres chemins. Et quand il y a vraiment des communautés chrétiennes bien vivantes qui désirent se nourrir de l'Eucharistie, qu'on demande à St Paul ce qu'il faisait en pareil cas...*

*La seconde raison de ce témoignage est très liée à la première. Il s'agit en effet de savoir si, au nom de la foi chrétienne, entre ceux qui se réclament du marxisme et ceux qui ont fondé leur vie sur Jésus Christ, il y a nécessairement affrontement à mort, ou s'il peut y avoir un dialogue constructif qui ne laisse dans l'ombre aucune des questions essentielles. Des chrétiens et des prêtres ont pris ce second chemin et ce risque, éclairés par toute l'Histoire de l'Evangelisation. Il n'y a jamais eu d'évangélisation de mondes nouveaux, sans risques sérieux.*

*A une condition cependant : c'est de pouvoir répondre à la question : « Que devient, dans ce compagnonnage quotidien, la vie spirituelle ? Comment est-elle vécue, comment est-elle nourrie ? ». Les réponses les plus sincères resteront toujours en deçà de la réalité vécue. Mais je voudrais souligner ici deux choses au seuil de ce témoignage :*

— *Il est tout entier construit sur la « ruminantion » de la Bible, ancien et nouveau Testament. Et je ne puis m'empêcher de penser à cette page d'A. Chouraki, ce juif qui a traduit récemment tous les livres de l'Écriture. Il raconte comment sa mère, pour leur apprendre à lire l'hébreu, confectionnait des gâteaux ayant la forme des lettres de l'alphabet. Et ils ne devaient manger ces pâtisseries qu'après avoir épilé la lettre représentée. « Manger la Bible » : quel symbole !*

— *Je voudrais également rappeler que l'affrontement et le dialogue d'un prêtre ouvrier avec le marxisme, et avec des athées n'est ni un calcul, ni un jeu, ni un engagement passager. C'est à l'intérieur de sa propre conscience que se passe l'essentiel. C'est là que réside la grandeur et le risque d'une vie donnée. Mais n'est-ce pas en chacun de nous que se joue le combat des ténèbres et de la Lumière, du péché et de la grâce ? L'acte de foi primordial c'est précisément cette confiance faite au Christ quand il nous rappelle avec St Jean que les ténèbres ne peuvent étouffer la lumière (Jean, I).*

*Voici donc ces dialogues. Ils ont suivi les trois exposés faits par Y. Sauvaget, autour de Moïse, Jérémie et Jésus. Ce sont bien entendu ces exposés qui restent l'essentiel de notre rencontre. A chacun d'en poursuivre le dialogue intérieur ».*

Où en sommes-nous à Limoges ? Je vais parler en mon nom. Je voudrais être aussi le témoin d'une équipe : je voudrais témoigner pour ces copains et ces copines, tous ces gens que je rencontre. La grosse question pour ceux qui croient au Christ est de plus en plus nette : *Au cœur des réalités économiques, politiques ou autres, saurons-nous faire briller la lumière de l'espérance ?*

Les difficultés, dans cette ville ouvrière, sont plus grandes que jamais. Il y a les élections de mars 78 et les

déceptions qu'elles ont entraînées dans la classe ouvrière. Il y a les difficultés de se comprendre, alors que nous suivons des partis politiques différents. Il y a ce fait : devant le chômage et les inquiétudes pour l'avenir, des camarades baissent les bras : le nombre des syndiqués a diminué. Il y a aussi ces entreprises qui capotent ou risquent de le faire, réduisant des ouvriers au désespoir.

C'est bien le moment de parler d'espérance à des gens si peu assurés du lendemain... L'Évangile a-t-il encore une lumière à apporter ? Y a-t-il un salut ?

Pour moi, j'aime alors à me retrouver dans la Bible : j'y découvre le drame des hommes et des femmes si semblables à ceux et celles que je connais. J'y retrouve le sens de l'Histoire. Et je me rappelle ce que nous disait C. Emeriau à Lisieux : « C'est toujours dans les creux de son histoire que le peuple de Dieu s'est ressaisi et que s'est réveillé son dynamisme ».

Mais, en accueillant ce que me dit la Bible, je ne peux oublier les questions des camarades qui sont athées : « Vous, les chrétiens, vous faites du bricolage idéologique... Vous faites "bourgeonner" Jésus Christ sur la crête des événements ». Ces pensées me poursuivent et j'ai toujours peur de ne pas être vrai.

Pourtant la vie est là, qui semble donner raison aux regards de ma foi. Je sens

que ce n'est pas une petite affaire. Il y a aussi des gens qui fortifient cette foi, comme la parole de cette femme communiste, longtemps athée, qui a rencontré Jésus Christ à travers le témoignage des Petits Frères de Jésus :

« Plus je vais, répète-t-elle, plus je me sens à l'aise dans ma peau de chrétienne ». Je vais aussi souvent chez les Petits Frères : ils m'aident à vivre l'absolu aussi bien au travail que dans la rue. Après des années, je suis libre dans mes mouvements et je peux dire tout simplement aux copains qu'au delà de mes engagements humains, j'ai une responsabilité d'église. L'espérance qu'ils recherchent, c'est aussi mon espérance. Mais je ne peux la vivre pleinement qu'avec la vérité et la lumière de l'Évangile.

---

## ***Moïse et la libération d'un peuple***

---

*Moïse est un personnage qui me plaît ; devenu un meneur d'hommes un peu malgré lui. C'est un passionné de Justice : voyant un Egyptien qui maltraite un de ses frères hébreux « il tua l'Egyptien et le cacha dans le sable ». Il intervient pour faire cesser une bagarre entre deux esclaves de sa race (Ex. 2, 11-16).*

*Mais cet homme a été en même temps saisi par Dieu, et Dieu ne le lâchera plus. Quelqu'un qui vit au milieu d'un peuple esclave, qui est épris de justice, qui a lié définitivement son sort à celui de son peuple ; quelqu'un qui est en même temps un passionné de la recherche de Dieu, ça fait un mélange explosif, un « révolutionnaire » au sens vrai de ce mot, un libérateur.*

*Il faut relire son dialogue avec le Pharaon :*

*— Le Dieu d'Israël te faire dire : « Laisse partir mon peuple ! ».*

— *Le Dieu d'Israël ? Je m'en fiche ! Qu'il vienne me le dire... Quand aux Israélites, je ne permettrai pas qu'ils s'en aillent. Continuez vos corvées, paresseux !*

*L'intervention de Moïse n'a fait qu'aggraver les brimades. Et le peuple s'en prend à lui : « Tu finiras par nous faire tuer ». C'est alors que Moïse se souvient qu'il y a un autre interlocuteur : ce Dieu qui l'a envoyé vers Pharaon. Il l'interpelle à son tour :*

— *« Pourquoi maltraites-tu ton peuple ? C'était bien la peine de m'envoyer vers Pharaon. Il est beau le résultat et tu ne fais rien pour délivrer ceux qui triment... ».*

— *« Attends un peu. Je l'ai promis. J'ai fait alliance avec vous. Je frapperai Pharaon. Je vous délivrerai et je vous adopterai pour mon peuple... » (Exode, ch. 5 et 6).*

*On connaît la suite. Comment Moïse mena les Hébreux au Sinaï, non seulement pour être délivrés d'un oppresseur, mais pour qu'ils y rencontrent Dieu. La rencontre de Dieu avec un peuple, c'est cela le fruit de la libération. Car cette rencontre c'est celle de la droiture et de la justice ; c'est l'espérance.*

#### **Dialogue à plusieurs voix autour de l'histoire de Moïse**

● Je voudrais revenir sur le désespoir du peuple maltraité, sur le désespoir de tant de gens après les élections. Ce n'est pas seulement un désespoir politique, c'est un désespoir qui gagne leur propre vie d'hommes...

Je crois que lorsque, grâce à un « Moïse », il s'opère un retournement, alors tout est transformé *en forces de vie* — non pas en forces d'acceptation. Je crois que la pauvreté devient une chance à saisir : c'est un espace neuf qui s'ouvre pour les forces de libération.

● Il faut voir des situations bien concrètes : je pense à ces 800 grévistes d'un centre de F.P.A. On parlait de changer le siège de la boîte, ce qui aurait

eu pour résultat d'en faire des chômeurs. Je les vois qui attendaient la décision des patrons dans un silence de mort. Et je me disais : comment porter avec eux cette espérance dramatique ?

● Lorsque l'Eglise, dans des situations d'injustice flagrante, n'a pas peur de se « mouiller », il se passe quelque chose. On sait aujourd'hui, au P.C. et ailleurs, qu'il y a des chrétiens qui prennent tous les risques de leurs engagements. On n'en rigole pas. Mais on n'est pris au sérieux que parce qu'il y a longtemps qu'on est avec eux. Il faut que ça dure, un engagement, pour être vrai.

● Je pense à une récente déclaration de Pauwels, cet écrivain qui ne croit qu'à

l'élite. Il reprend d'ailleurs une pensée de Ch. Maurras qui félicitait l'Eglise d'avoir « enlevé le venin de désordre qu'il y a dans l'Evangile, en particulier dans le Magnificat ». « L'Eglise, dit Pauwels, est en train de remettre dans la foi des chrétiens ce venin qu'on avait réussi, pendant des siècles, à enlever ».

● Ce qui fait l'essentiel de la vie des hommes, je crois aussi qu'ils le découvrent dans les situations dramatiques.

● C'est sans doute vrai. Mais ça me gênerait si on ne se posait la question de Dieu que lorsqu'on est coincé de tous les côtés. Je crois qu'il faut aussi découvrir Dieu dans les événements positifs, et il y en a.

● L'expérience chrétienne n'est-elle pas sans cesse une expérience de présence-absence de Dieu ?

● Je voudrais qu'on revienne sur ce que disait Yves à propos de ceux qui se disent athées. Il ne faut pas prendre cela à la légère. C'est vrai que l'Evangile est concret. C'est vrai qu'il parle sans cesse de la VIE. Mais quelle vie ? Jésus, qui discerne ce qu'il y a dans « les reins et les cœurs », discerne sûrement chez les hommes des appels que nous avons peine à saisir. C'est bien pour cela que dans le « creux des événements » des chemins nouveaux peuvent se découvrir. Quand on est devant un « mur » (souvenons-nous du mot du Cardinal Suhard) c'est alors qu'il faut inventer pour passer ce mur.

Mais, ceci dit, l'expérience humaine la

plus dense ne recouvre pas automatiquement l'expérience de la foi. Il ne faut pas se dorer la pilule : *notre foi est bien la Foi au Ressuscité*. L'expérience pascalle éclaire tout le reste. Vivre l'expérience du Ressuscité c'est comme vivre en creux une expérience de l'Espérance. Notre foi en la Vie n'est pas n'importe quoi : c'est une vie qui a d'abord affronté les germes de mort.

● L'exemple de Moïse est-il vraiment éclairant pour nous ? Ces gens vivaient dans un monde si différent...

● Un monde culturel sûrement différent. Un monde qui baignait dans le sacré et qui ne ressemblait pas au nôtre. Mais est-ce là l'essentiel ? Des gens écrasés et qui aspirent à sortir de leur écrasement, ils se ressemblent étrangement à travers les âges.

Je suis frappé de la façon dont les préhistoriens nous présentent *le passage de l'animal à l'humain*. A la différence de l'animal, les hommes et les femmes *se posent sans cesse des questions* sur ce qu'ils vivent. Ils n'y répondent pas toujours de la même manière au cours des siècles. Mais, au fond, ce sont tout le temps les mêmes questions fondamentales :

- que ce soit sur le travail et la justice sociale,
- que ce soit sur le mystère de la sexualité et de l'amour,
- que ce soit sur le sens de la vie et surtout celui de la mort.

Nous ne cesserons jamais de nous poser ces questions. Et c'est pourquoi ce qu'a fait Moïse reste éclairant pour nous.

● Je le pense aussi. En ajoutant qu'il y a toujours dans les réponses, comme un dépassement et également *une recherche des symboles*.

Ceux qui vivent dans une situation infra-humaine, il ne leur manque pas seulement des vêtements ou du pain, mais tout ce qui fait qu'un humain est reconnu comme tel : « l'homme ne vit pas seulement de pain ».

Ceux qui cherchent la justice au plan humain découvrent qu'elle ne peut répondre à tout : il y a place pour la justice de Dieu. « Le Juste » dans la Bible,

c'est *celui qui est ajusté sur Dieu*. Et je vérifie que je suis ajusté sur Dieu si je suis prêt à combattre pour la justice des hommes.

● Il nous faut accueillir toute la situation actuelle et tous ceux qui la vivent. Il y a des gens qui ne sont pas des militants déclarés, mais qui luttent à leur manière. Il y a aussi des gens qui étaient hier des militants et qui laissent tomber les bras...

Où est Moïse aujourd'hui ? Dans des hommes et des femmes meurtris par l'injustice et saisis par Dieu... dans des groupes également qui entendent ce double appel... où qu'ils soient il faut les rejoindre.

---

## ***Jérémie et la libération intérieure***

---

*Ce que je cherche, ce que nous cherchons tous, chrétiens vivant notre vie en classe ouvrière, c'est que les opprimés deviennent libres, que les pauvres soient réhabilités, que ceux qui ont le plus de peine ne soient plus exploités, que les hommes enfin vivent pleinement.*

*On est loin du compte. On se trouve actuellement dans un creux de vague, comme Jérémie.*

*Comme tous les prophètes, il vit à la fois dans sa chair, et de l'intérieur, le drame de son époque. Moment tragique de l'histoire de ce peuple. Autour de 645 avant J.C. la décadence progressive de Juda attire la convoitise des puissants voisins. Voilà que se profile la déportation à Babylone. Dans ce désarroi un homme va cristalliser le courage. Grâce à Jérémie, un groupe de croyants retrouve les racines de l'espérance.*

*Il n'était manifestement pas prêt pour cela ! Lui, le tendre, fait pour aimer paisiblement, il va apparaître comme un dur : « Je t'ai bâti comme une colonne de fer, une*

*muraille de bronze. Les rois, les puissants, les prêtres de ce pays vont lutter pour t'abattre. Ils ne pourront rien. Je suis avec toi pour te délivrer » (1, 5 et 17-19).*

*Lui qui rêve de paix, le voici mêlé à toutes les querelles de ce peuple, car il vit toute injustice faite aux autres comme un drame personnel : « Malheur à toi qui bâtis ta réussite sur l'injustice ; à toi qui fais travailler pour rien tes proches et qui ne leur verse pas le salaire qui leur est dû ! Tu ne recules pas devant la violence... Ah " Majesté ! " écoute : tu auras l'enterrement d'un âne ! ».*

*Lui qui aime tant sa patrie — le peuple de l'Alliance — parce qu'il annonce les conséquences de la lâcheté des grands, parce qu'il dénonce, avant Jésus, les mauvais bergers, il est traité de « collaborateur » ! Et ce n'est pas pour rire : on le traîne en prison ; on le précipitera au fond d'une citerne d'où il n'échappera que grâce à des mains courageuses.*

*Ce n'est certes pas Jérémie qui a choisi ce « métier ». Le Seigneur a mis la main sur lui : « Dès le sein de ta mère, je t'ai choisi ». Ses premières réactions sont violentes : « Maudit soit le jour où je suis né !... Si seulement j'étais mort dans le sein de ma mère !... Mais enfin Seigneur, qu'est-ce que tu fais : les méchants réussissent dans leurs entreprises, alors que nous... » (ch. 12, 15, 20, 22, 23, 26, 38, 38).*

*Mais il va, peu à peu, comprendre que Dieu agit pour le bien de son peuple, et que les avertissements sont un signe d'amour : « Oui, je me rends. Tu m'as séduit Seigneur, et je me suis laissé séduire. Tu es le plus fort... Tu juges avec justice car tu connais le dedans des cœurs ». (11, 20 ; 20, 7 - 9).*

*Cet amour de Dieu est si fort que le prophète pourra traduire les paroles qui viennent d'en haut et qui dévoilent l'appel : « Changez vos cœurs, convertissez-vous !... Je me rappelle, ô mon peuple, l'affection de ta jeunesse (cf. Osée). Vous serez comme un arbre planté au bord de l'eau : il ne craint pas la sécheresse. Je le nourrirai d'espérance. Oui, je vais écrire ma loi sur vos cœurs. Vous me connaîtrez enfin pour ce que je suis. Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple ». (7, 5-11 ; 23, 1-5 ; 31, 34).*

*« Changez vos cœurs ». Voilà bien la lumière attendue. Non, Dieu n'abandonne pas son peuple. L'amour aura le dernier mot. Mais, derrière la libération humaine, tant attendue, se révèle une autre libération qui fonde la première : la libération intérieure. Et cette libération prend sa source dans Quelqu'un, dans la parole, la tendresse et la force de Yaweh ! Alors qu'importent les épreuves. Qu'importe même l'échec apparent de sa mission ! Jérémie pourra murmurer : « Vous pouvez bien me tuer : mon sang rejaillira en vie... Je sais que mon défenseur est vivant. De mes yeux de chair je verrai Dieu ». (Job, 19, 23-29).*

## Autour du message de Jérémie

● Ce qui semble clair, à partir de l'histoire de Jérémie, c'est le lien nécessaire entre la proximité de l'homme-croyant avec Dieu et la proximité du même homme engagé avec un Peuple : « Malheur à l'homme qui se confie en l'homme seul ; qui fait d'une chair périssable son appui : il ressemble au chardon dans le désert... Heureux celui qui se confie au Seigneur et qui a mis l'Espérance en Dieu ». (17, 5 et sq.).

● L'Espérance au creux de la vague... C'est beau. Mais quand il y a le creux de la vague sans espérance ? Je pense à ces copains, lui au P.C., elle militante syndicale longtemps. Voilà qu'ils ont fait construire leur maison, et l'année suivante la femme n'a plus pris sa carte... La libération matérielle n'est pas forcément une découverte de Dieu. Combien de gars qui avaient quelque chose dans le ventre et qui se tassent... la maison, une seconde voiture... on dirait que c'est fatal, les événements démobolisent.

● Oui, beaucoup passent de l'Espérance véritable à ce que j'appelle l'espérance bourgeoise. Ils essaient de s'en sortir seuls et n'ont plus cette espérance collective. Il y a des jours où on a envie d'en faire autant.

● La tentation de la société de consommation est grande. Si j'achète une mai-

son, je n'ai plus envie de militer. En H.L.M., la vie n'est pas marrante mais je suis plus disponible. Une certaine pauvreté est une chance pour l'Espérance.

● Il y a quand même des gens qui résistent à ces tentations. Il y a ceux et celles qui refusent une promotion : « Vous pourriez être conducteur de travaux au lieu d'être manœuvre ». — « Sans doute, Monsieur, mais il y a des choix à faire dans la vie ». Quand on prend conscience de l'écrasement des frères et qu'on veut à tout prix lutter pour eux, il faut en effet faire des choix.

Y avait-il beaucoup de monde autour de Jérémie ? Je ne crois pas. Mais il a gardé l'Espérance. C'est pourquoi je retrouve mon ressort dans Jérémie ; je retrouve en lui les racines de mon espérance.

● Tu n'es pas Jérémie... Mais lui ne se croyait pas Jérémie. L'humanité doit souvent recommencer à zéro sa marche en avant. Il faut l'aider à se poser les vraies questions. Je crois que Jérémie, au-delà de ses échecs, est le témoin d'une libération qui se vit dans des événements cruciaux, et s'il y laisse sa peau, il est, à l'avance, un témoin de la race de Jésus : c'est après sa mort qu'on découvre en positif ce qu'il avait vécu en négatif.

---

## **Jésus et la libération du ressuscité**

---

*Je ne voudrais pas qu'on croit qu'en parlant de Jésus libérateur, j'oublie les autres grandes lumières qu'il apporte aux chrétiens : Jésus fils de l'homme et fils de Dieu. Jésus Vérité et Vie...*

*Mais, comme je l'ai fait pour Moïse et Jérémie, je voudrais souligner cet aspect qui me frappe : Jésus est l'Espérance des hommes qui sont au creux de la vague.*

*Nous sommes en 70-90 après J.C. La Palestine est occupée plus que jamais par les romains. La résistance armée menée par les Zélotes a été impitoyablement écrasée. Le peuple juif qui a survécu est parti dans la « Diaspora ». Il n'y a plus d'espoir.*

*Et voilà qu'un groupe d'hommes et de femmes du peuple proclame la plus incroyable espérance : « Celui que vous avez crucifié sous Ponce Pilate, Il est vivant ». (Actes 2).*

*« Celui que vous avez mis à mort », tous le connaissent : c'est Jésus, le fils du charpentier de Nazareth. Ce n'est ni un prêtre, ni un intellectuel, ni un spécialiste des Ecritures. C'est un travailleur manuel qui « a passé en faisant le bien ». Et pourtant le peuple s'est divisé à son sujet : « C'est l'envoyé de Dieu ! — Pensez-vous, il arrive de Galilée » (Jean, 7, 40-44). Sa famille, après avoir été fière de ce « maître de la parole », en arrive à se dire : « il a perdu la tête ! ».*

*Il est en effet déconcertant. Il accepte les invitations des riches, mais a des paroles terribles pour condamner l'argent. Personne ne peut soupçonner sa vie privée, et pourtant il accepte des présents d'une femme de mauvaise vie et il osera dire : « Les prostituées vous précéderont dans le Royaume ». Il prie souvent dans le Temple, mais il en chasse les marchands à coups de fouet. Il est respectueux du pouvoir établi, mais traite le collaborateur Hérode de « renard ». Il ne rejoint pas la bataille politique des Zélotes, mais il ne rejoint pas non plus les Esséniens, trop désincarnés.*

*Ce qui fait la trame de sa vie, comme celle de Jérémie, ce qui compte pour lui, c'est l'avenir du Peuple, c'est le Royaume de Dieu. Et sa façon de parler de l'avenir est totalement originale. Il renverse l'ordre des valeurs reçues, comme il avait renversé les tables des banquiers. Le pauvre est remis à sa place, la première. Le béatitude : — « Joie des pauvres dans le souffle de l'Esprit : oui le royaume des cieux est à eux » — renferme toutes les autres et particulièrement celle de ceux qui ont faim et soif de justice. « Cher-*

*chez d'abord le royaume de Dieu : vous verrez, le reste sera là ». Ce royaume n'est pas dans les nuages. Il est là, en nous, parmi nous. (Luc, 17, 20-21). Il est fait pour être vu, senti, palpé : « Ce que nos mains ont touché, ce que nos oreilles ont entendu, ce que nos yeux ont regardé... » (I Jean 1) (Mt 6, 33).*

*Jésus nous dit encore : « Le Royaume de Dieu est proche ». Et je cite ici Machovec, dans ce livre étonnant : Jésus pour les athées : « Jésus nous tourne vers l'avenir, particulièrement dans la seule prière qu'il ait vraiment enseignée : « Que ton règne vienne... ». Parce que l'avenir est notre affaire, c'est une exigence de l'instant présent. L'essentiel du message de Jésus ? « Sois exigeant dans ta vie, car l'humanité pleinement accomplie est chose possible »... Même si les « circonstances », les « conditions de l'époque », la faiblesse humaine ou les calculs poussent dans le sens égoïte et lâche, on a toujours, en dernier ressort, la possibilité de ne pas réduire sa propre conscience et son propre comportement à la détresse présente... C'est vraiment Jésus qui, à la suite des prophètes, donne à la dimension de l'avenir son caractère véritablement humain ». (pp. 115, 116 et sq.).*

*Voilà, je crois, ce qui permet d'écouter Jésus à la suite de Jérémie. Pour les chrétiens des premières communautés Jésus était l'avenir vivant qu'il annonçait.*

*A cette lumière on peut accueillir d'autres exigences. La plus forte peut-être est celle du pardon ; et du pardon des ennemis. Cela m'a beaucoup travaillé. Il ne s'agit pas du pardon comme faiblesse ou démission. C'est l'appel à un dépassement. Il fait alors découvrir les liens les plus profonds qui unissent les hommes. Je veux encore vous lire un passage de Machovec (pp. 140 et sq.) :*

*« " Moi, dit Jésus, je vous dis : aimez vos ennemis... ". De tels points de vue moraux sont tout-à-fait originaux dans l'histoire du monde... Ce qui est proposé, c'est un exemple de ce que peut exiger l'activité maximale des hommes qui se laissent tout entiers prendre par le " Royaume ".*

*" Aimer les ennemis " cela veut dire qu'il faut regarder les autres (le prochain le plus proche, mais aussi l'ennemi, l'adversaire, l'exclu, le pécheur) non pas seulement tel qu'il est maintenant, mais tel qu'il peut devenir, si on l'examine à travers le prisme du Royaume. Cette optique transforme radicalement la manière de regarder, elle permet de voir non seulement ce qui est, mais ce qui pourra être, ce qui deviendra...*

*Le prochain utilise-t-il le mal, le despotisme, la force ou les puissances obscures ? Ce n'est pas en se servant de ces moyens qu'on lui répondra. Utiliser les mêmes moyens que lui, ce serait lui enlever tout espoir d'avenir, toute possibilité de changement ».*

*A travers ces lignes on devine l'intérêt de ce regard d'un athée sur Jésus. Il n'hésite d'ailleurs pas à dire qu'il n'y a jamais eu d'homme sur la terre qui ait aussi parfaitement réalisé ce qu'il disait : il n'y a pas de distance entre ses paroles et ses actes. C'est pourquoi il est la Parole créatrice.*

*Cela m'amène à me demander : où donc Jésus puisait-il son énergie et cette espérance communicative ? Il nous le dit lui-même (Jean, 17). Jésus ne fait qu'un avec le Père. Sa vie c'est de faire la Joie du Père. Jésus c'est l'humanité traversée par Dieu, habitée par Dieu ; c'est une aventure mystique. On se divise devant ce message bouleversant. Mais lui, fait tout pour « qu'ils soient unis ».*

*Les premières communautés chrétiennes avaient bien compris cela. Le souffle qui les traversait, c'est celui qui traversait Jésus ; cet homme qui dans sa lutte de chaque jour avait Quelqu'un qui l'accompagnait : le Père ; Quelqu'un qui l'inspirait : l'Amour.*

### **Les questions de Jésus pour nous**

● Il y a beaucoup de choses dans ce que tu viens de nous dire. Mais tu n'as pas parlé du plus important : la Résurrection.

● C'est vrai. Je n'emploie pas souvent ce mot : résurrection. Je préfère me souvenir de St Luc : « Pourquoi chercher parmi les morts LE VIVANT ? ». Je dis : Jésus, vivant aujourd'hui. Vivant de quelle manière ? Je ne saurais l'exprimer. Vivant, c'est tout.

● Peut-être vivant dans les hommes qui sont témoins, qui vivent comme lui, avec lui, ceux qui continuent de vivre de son esprit. Tout ce qui va dans le sens de la plénitude de l'homme est amorce de Résurrection... Pour ma part, je suis moins sensible à la dimension « peuple » qu'à

la dimension « personne » — peut-être parce que je m'y retrouve.

● Je crois qu'on a trop divisé : d'un côté les hommes, de l'autre côté Dieu. Devant un événement, un acte que j'admire, je me dis : « c'est tellement humain que ce n'est pas loin de Dieu... ».

● Il ne faut pas pousser trop en ce sens : il y a continuité dans un regard de foi, mais il y a aussi rupture, dépassement. L'incroyant est aussi un homme à part entière. Jésus est mort parce qu'il dépassait l'humain, parce qu'il est Fils de Dieu. On a vite maquillé cette mort en mort politique.

● J'aimerais mieux comprendre comment les premières communautés chrétiennes ont vécu leur foi : il y avait la

prière, le partage, l'Eucharistie... Quelle était leur insertion politique ?

● Pour répondre je voudrais citer ici un autre livre que celui de Machovec : « La Révolte de l'Esprit » de l'orthodoxe Olivier Clément (Stock). Il exprime, il me semble, avec justesse l'esprit de cette époque. L'insertion « politique » partait alors d'une autre vision des choses :

« Pour les chrétiens des premiers siècles, le sacrement de l'autel et celui du frère constituaient les deux faces du même mystère (Mt, 25). Le Christ a reconstitué l'unité humaine, brisée par l'orgueil de l'homme... Le Christ n'est séparé de rien, de personne. Par l'Eucharistie nous entrons dans cette immense unité, responsables les uns des autres, chacun porte en lui toute l'humanité. Le " sacrement du pauvre " ne remplace pas celui de l'autel. Comme certains chrétiens révolutionnaires le diraient volontiers aujourd'hui, il s'enracine en lui, il en résulte, il l'exprime. Le pain eucharistique n'établit pas seulement un lien entre le Ressuscité et chacun de nous... Il nous introduit à l'unité-dans-l'être de toute l'humanité. Partagé, il fait de nous des hommes de partage.

Il ne s'agissait pas dans l'Eglise ancienne d'une morale sociale, mais bien d'une *conception sacramentelle de la solidarité humaine*. Le partage des biens... est resté une image directrice pour toute l'histoire de l'Eglise. Ce partage n'était pas imposé, comme dans certaines sectes

gnostiques. *Il définissait une situation limite, une proposition qui orientait l'ascèse et l'amour de chacun* ».

Voilà, il me semble, un propos qui rejoint la pensée de Machovec.

● Je le crois. L'Evangile recrée continuellement un courant prophétique.

● Si Jésus avait lié sa vie aux projets des Zélotes, son message était fini. Quand le projet évangélique est annexé par une civilisation, il se limite et c'est fichu. Ce projet ne peut jamais s'identifier avec un programme social, même si celui-ci s'en inspire légitimement.

● J'aimerais qu'on revienne sur ce point : Jésus divise et Jésus fait l'unité ! Jésus condamne et Jésus pardonne.

● Pour nous les P.O. et les chrétiens de Limoges, ça veut dire beaucoup de choses. Les uns sont au P.C., d'autres au P.S. Il y en a qui sont syndiqués à la C.G.T., d'autres à la C.F.D.T. ou à un autre syndicat. On se bat au niveau des idées. Mais on découvre qu'il y a des liens plus profonds. La tension a été souvent vive. Mais on n'a plus envie de se quitter, quoi qu'il arrive. Et c'est à ce signe que je crois qu'on a accueilli l'Evangile. Notre regard s'est approfondi. On se fait confiance. On reconnaît en l'autre un frère même si on doit le contredire. Ce qui nous unit est beaucoup plus important que la vision particulière que l'on a des choses, que nos projets humains.

C'est un peu comme cela que je vois l'Eglise.

● J'ai vécu cela à La Seyne de façon intense. L'A.C.O. avait invité le M.C.C. à passer ensemble la veillée du Jeudi-Saint. Ils se sont même rencontrés une fois, à chaud, en plein cœur d'une grève. Ils ne se faisaient pas de cadeau, mais s'appelaient réciproquement à creuser les exigences évangéliques de leurs engagements.

● On a beaucoup parlé du pardon. On aurait pu en même temps parler de la violence. Ce mot est aujourd'hui piégé. Il y a une violence absurde. Mais il y a la réalité humaine du *conflit*. Je dois dire un jour m... à mon père et à ma mère pour être moi-même. Dans l'Eglise, on a trop souvent dit : conflit = péché. Non ! Il faut prendre en compte les richesses de chacun, la singularité de chacun. C'est un enrichissement.

● L'Evangile met en lumière, dans ce domaine, la logique du vivant. Et Jésus, tu l'as dit est « Le Vivant ». Quand un

arbre rencontre un obstacle, que ce soit ses racines ou ses branches, il le contourne et continue à grandir, à se diriger vers le soleil. Le dynamisme de la foi c'est pareil ; c'est un dynamisme de vie. On voudrait nous enfermer dans des organismes politiques ou autres. Mais quand la sève de vie monte, quand ça bourgeonne, ça fait claquer les obstacles, ça éclate. Il ne faut pas que les organismes détruisent les personnes.

● Je comprends que des hommes puissent être acculés à la violence. H. Camara comprend Che Guevara. Mais comme Gandhi, comme M.-L. King il cherche une autre route.

● En gros je suis aussi pour la non-violence... Mais il n'y a pas que la violence physique, et ce n'est peut-être pas la plus grave.

Ce qui est terrible, c'est qu'on n'est jamais sûr de faire ce qu'il faudrait. Je ne suis pas Moïse, ni Jérémie, encore moins Jésus. Mais tous les trois m'ont appris qu'il faut risquer : Je risque.

**En sortant de l'étonnante église de Solignac, conclut Jean Vinatier, église dont les coupoles romanes évoquent la plénitude du mystère de la prière, nous avons lu sur les parois du portail ces graffiti : Dieu — hypothèse inutile ?**

**Les heures que nous venions de vivre, et particulièrement ce moment passé à partager l'Eucharistie dans une crypte semblable aux catacombes, étaient pour nous tout autre chose qu'une réponse : une petite lumière avait surgi de nos échanges fraternels ; cette petite fille « Espérance » dont parle Peguy et qui traversera les mondes.**

# De Rio à Panama par le Plateau Andin

---

## *Brésil*

Dès les premières heures de présence dans ce pays, on se rend compte que le Brésil n'a rien à voir avec nos dimensions européennes. Il faut changer d'échelle : les distances se comptent en milliers de kilomètres, les voyages terrestres en jours, les grands domaines en milliers d'hectares, et les villes en millions d'habitants. Ce pays est à lui seul un continent. Est-ce pour cela que l'Eglise brésilienne compte des évêques hors du commun ? On en connaît quatre ou cinq en France, mais ils sont des dizaines, depuis des années, à lutter avec le peuple contre toutes les formes d'oppression.

## *João Pessoa*

Des Journées internationales. C'est sous l'égide de la Conférence Nationale des Evêques du Brésil qu'a été lancé, en 1976, le projet des « Journées internationales pour une société dépassant les dominations ». C'était une initiative originale dont voici le but, défini dans un texte de présentation : « Le présent projet a pour objectif d'approfondir la préoccupation et l'action des Eglises et institutions culturelles et éducatives du monde entier sur les différents types de domination qui atteignent l'homme contemporain, sur les violations des Droits de l'Homme que les relations de domination en question déterminent et sur les possibilités d'action éducative qui ont pour but de donner aux personnes des moyens pour comprendre, dépasser et transformer les structures de domination et les mécanismes oppressifs ».

Il n'est pas question ici de résumer les débats ni les conclusions de cette semaine aussi fertile en découvertes, initiatives et échanges, que riche en amitié ; on se reportera utilement pour cela aux rapports publiés par le secrétariat des

jours internationales (« Service d'appui à l'intercommunication », 14, rue Saint-Benoît, Paris 6<sup>e</sup>. Voir aussi le numéro de décembre 1979 de « Peuples du monde »). On peut cependant retenir deux choses. D'abord, quand des Indiens, des Indonésiens ou des Brésiliens parlent de manque de terres à cultiver, de chômage et de sous-emploi, de taudis et de mauvais chemins, de famine et d'épidémies, ils parlent de réalités qui sont sans commune mesure, par leur ampleur et par leur intensité, avec ce que nous connaissons en Europe, ou en Amérique du Nord. La deuxième chose à retenir concerne ce qu'on peut appeler l'internationalisme. La rencontre de cent vingt personnes d'une vingtaine de nationalités, venues des quatre coins du monde, fait vite mesurer, à travers la barrière des langues, ce que sont les différences d'histoires, de traditions et de cultures. On s'aperçoit concrètement combien il est difficile, non seulement pour ceux qui sont accaparés par une vie quotidienne qui présente toujours un caractère d'urgence, mais aussi pour les citoyens des pays privilégiés, de dépasser réellement les intérêts et les horizons familiers. Le risque est grand alors, sous prétexte de communication, de simplifier à outrance et d'ignorer les différences. D'où la nécessité, spécialement pour nous chrétiens, en ce monde de plus en plus interdépendant, d'apprendre à relativiser nos propres expériences et à promouvoir, dans nos existences, une pratique internationaliste, plutôt qu'une prétention universaliste. Cela s'est exprimé dans les conclusions de João Pessoa, par la volonté de souligner et de développer la dimension interculturelle de notre travail et de nos échanges.

## ***Le Nordeste***

C'est l'évêque de João Pessoa qui nous a accueillis pour la rencontre internationale. Il fait partie des hommes d'Eglise courageux. « Don Pelé », comme on l'appelle familièrement, a créé le premier centre catholique pour la défense des droits de l'homme (ou « droits humains » comme préfèrent dire les hispanophones et les anglophones), qui se consacre surtout, grâce à un avocat, naguère emprisonné, et à sa femme, au soutien des luttes des petits paysans et à leur conscientisation.

Nous sommes en effet ici dans le fameux Nordeste, vaste région essentiellement agricole où le problème crucial est celui de la propriété de la terre. En

suivant la route qui, de Récife à Salvador, traverse les Etats du Pernambouc, d'Alagoas et du Sergipe, près de la côte atlantique, on devine la transformation agraire de cette région. A perte de vue, sur des dizaines et même des centaines de kilomètres, s'étendent d'immenses champs de canne à sucre, refoulant non seulement le café, mais les cultures vivrières. Ces champs sont vraiment le symbole de la (mono) culture industrielle, tournée vers l'exportation, qui permet l'acquisition de devises, mais au détriment souvent de l'économie nationale, et d'abord de l'autonomie alimentaire. Ce type d'agriculture extravertie est caractéristique de la domination du système transnational de l'Occident et se généralise dans tous les pays du Tiers-Monde, dont la majorité importent de plus en plus de produits d'alimentation de base. Division internationale du travail oblige !

S'il est vrai qu'en partie, ce sucre doit être transformé en alcool et mélangé à l'essence pour réduire la consommation de pétrole, il est non moins vrai que l'extension constante des « fazendas » et des latifundios — certains font jusqu'à 300.000 hectares en Amazonie ! — provoque le départ, sinon l'expulsion brutale, ou la dépendance, du petit journalier, et aggrave l'invasion des banlieues « sous-urbaines » déjà surpeuplées. Il suffit de voir, ou simplement d'entendre évoquer, ce que sont les favelas de Recife ou les « alagadas » de Salvador de Bahia, ces cabanes sur pilotis, appelées ainsi parce qu'elles sont plantées dans les lagunes malsaines de la banlieue où la ville dépose ses ordures, pour comprendre la déchéance que peut éprouver l'ancien petit agriculteur réduit à la condition de sous-prolétaire d'une grande cité moderne. Dans un excellent article « Le ghetto de la faim », paru dans « Le Monde » du 13 juillet 1979, R. P. Paringaux évoque bien ces situations : « campagnes déshéritées, bidonvilles et bas-fonds des métropoles hypertrophiées du tiers-monde où des centaines de millions de gens sont captifs d'une misère sans espoir ». Il faudrait évidemment lire tout l'article qui se conclut par une citation dénonçant « la corrosion de la volonté politique » et la manipulation de ce pouvoir par des minorités. Après avoir passé un moment avec Larry, grand barbu chevelu au regard perçant, ce prêtre oblat de Récife emprisonné en 1977 parce qu'il partage ses jours et ses nuits avec les bandes de jeunes marginaux qui vivent dans la rue, sans toit ni travail, on réalise bien jusqu'où peut aller la perversion d'un faux ou d'un « mal » développement. ...

## ***Le grand triangle***

Après le Nordeste rural, voici le « grand triangle » industriel et urbain du Centre Est : Rio de Janeiro, São Paulo et Belo Horizonte. Trois grandes cités, immenses pour les deux premières, en pleine expansion pour la troisième, mais chacune bien typée. Rio, c'est avant tout des collines et d'énormes rochers, avec de l'eau tout alentour. On va de la plage à la baie à travers un tunnel, puis un autre tunnel, et l'on retrouve la plage. Ici, on joue et on se prélassse pendant que là-haut, par les sentiers des favelas, on remonte l'eau sur l'épaule. Mais le soleil est chaud, apportant la gaité, et le soir, les rues sont animées.

São Paulo est beaucoup plus austère. Plus de plage, peu de soleil. Les hauts immeubles du centre jettent leurs grandes ombres et la circulation intense pollue l'atmosphère. En regardant les visages, on se rend compte qu'on s'est rapproché du sud du pays, et du sous-continent, où la population est principalement blanche. Mais dès qu'on s'éloigne du centre, on découvre tous les types humains du Brésil, et d'ailleurs. C'est ici en effet que, depuis des années, s'amasent à la recherche de travail, des gens venus de tous les coins du pays. São Paulo est une ville à l'américaine, entourée de grandes usines et de toutes les activités annexes ; on y trouve, paraît-il, la plus forte concentration industrielle de l'Amérique latine.

Belo Horizonte se trouve plus à l'intérieur, au nord de Rio. L'altitude est plus élevée, comme son nom le suggère, et le soir en juillet, il y fait frais. Capitale de l'Etat du Minas Gerais, le plus riche Etat du Brésil, c'était jusqu'à ces dernières années une ville cossue et tranquille, bien assise sur la prospérité assurée par l'exploitation des mines. Mais la création de la nouvelle capitale, Brasilia, vers le centre du pays, a contribué à lui donner un coup de fouet. De nouvelles usines s'installent et de grands quartiers — 100, 200.000 habitants — sortent de terre. Quelques chiffres peuvent aider à fixer les idées : selon les prévisions des démographes, de 2 millions d'habitants en 1975, Belo Horizonte devrait passer à 5,7 millions en l'an 2.000 ; pendant ce temps, Rio devrait passer de 8,3 à 19,3 millions et São Paulo, de 9,9 à 26 (!). Tous ces chiffres sont tirés d'un excellent article de Jacques Chonchal, du « Monde diplomatique » de juillet 1979, p. 12 à 14 : « Espaces ruraux et planification du développement ». On lira d'ailleurs avec intérêt l'ensemble du dossier, dont fait partie l'article ci-dessus, sur « Les paysans dépossédés de la terre ».

Vu de France, on a peine à imaginer de tels chiffres et de telles dimensions. Sur place on ne manque pas d'être saisi. Plus de 31 millions d'habitants prévus à Mexico en l'an 2.000 ! Pour me rendre au fond d'Osasco, une banlieue lointaine de São Paulo, il m'a fallu presque deux heures depuis le centre, en train, puis en autobus. A la descente de l'autobus, j'ai dû marcher encore un bon moment, dans des sentiers ravinés, pour parvenir à la maison d'un ami. C'était le quartier type de la première étape à l'arrivée des migrants : un coin de terrain est « squatté », sur lequel on monte quelques pieux et un toit de planches, pour s'approprier le sol. Après, petit à petit, on complètera, on améliorera, on améliorera ...

Il en était de même en banlieue de Volta Redonda, cette cité industrielle près de Rio où se trouvent nos copains, Pierre et André. Des cabanes en planches, comme la chapelle d'un quartier où je suis allé un dimanche matin. C'était jour de baptême et quelques catéchistes, avec André, animaient la célébration, très vivante. Un peuple pauvre exprimait sa foi et communiait dans la joie. A midi, c'était l'amitié d'un repas fraternel qui nous attendait chez des religieuses du quartier, pleines d'entrain et de simplicité. Et le soir, en plein air sous un ciel étoilé, une communauté de base achevait sa réunion en organisant des pétitions pour obtenir l'asphaltage des rues du quartier et l'ouverture d'un dispensaire avec la permanence d'un médecin. ...

## ***Bolivia***

La Paz, place Murillo, l'après-midi. Une foule bigarrée et bruyante est là, rassemblée devant le Palais Présidentiel — le « Palacio Quemado », c'est-à-dire brûlé ! — et le Palais du Congrès, dans l'attente d'un Président civil que le Parlement ne parvient pas à élire. Les grèves des puissants syndicats ont cessé, mais les étudiants continuent de manifester, poussant des slogans et lançant des ballons dans une ambiance de kermesse. Des enfants aux bonnets de laine bariolés jouent au pied du monument de l'Indépendance et les marchands ambulants profitent des rayons de soleil pour vendre quelques glaces et autres friandises. La fin de la dictature du général Banzer était un espoir, mais depuis un an, le régime civil ne parvient pas à s'imposer. Que peut penser le peuple devant tant d'impuissance ? ... Au moment où j'écris ces lignes, on apprend le

renversement, par des militaires, du régime provisoire de M. Walter Guevara, élu Président depuis moins de trois mois. On compterait ainsi, depuis cent cinquante ans d'indépendance bolivienne, quelque deux cents coups d'Etat ou soulèvements militaires !

## ***De Puno à Cuzco***

C'est la ruée des touristes, chaque matin, dans la gare de Puno, comme un peu partout dans le Pérou ; à croire que l'hémisphère nord, chaque été, ici se donne rendez-vous ... De cette gare terminus, on peut descendre vers la côte ou remonter vers le nord, sur l'altiplano. Le train bondé s'ébranle, longeant le lac aux bords couverts de joncs dont les pêcheurs fabriquent leurs frêles embarcations. Quelques barques dansent sur l'eau, et les rides du lac miroitent, éblouissantes sous le soleil levant.

A mes côtés, un homme d'âge mûr lit un roman anglo-américain. Quelques phrases, et je découvre qu'il n'est autre qu'un des évêques de la région, ou plus exactement un des vicaires apostoliques, car jusqu'ici l'autorité ecclésiastique n'a pas voulu les nommer évêques en titre. Est-ce manque d'intégration dans le peuple et dans l'Eglise locale ? La conversation, qui va durer des heures, me prouvera que, tout au contraire, ce pasteur connaît bien la vie de ses ouailles, pratiquant leur langue — l'aymara —, parlant avec compétence des problèmes économiques, sociaux et culturels de la région. Ce jour-là, il se rendait justement à une réunion des évêques du sud-andin, ce groupe provincial qui travaille dans une ligne commune et qui a publié, en septembre 1978, une importante déclaration sur la situation des paysans indiens. Je la trouverai à mon retour en France, dans une traduction de DIAL (n° 551, 6 septembre 1979) qui la présente en signalant que l' « Eglise du sud-andin a suscité contre elle la méfiance des groupes dominants », lesquels accusaient le clergé, notamment celui d'Ayaviri, de « faire de la politique » et les traitaient de « communistes ». Les premières lignes de cette déclaration suffiront pour en donner le ton :

« En accompagnant notre peuple dans sa marche laborieuse en quête de la justice et face à la situation d'angoisse et de misère extrême qui est celle des masses, nous évêques, avec nos agents de pastorale nous nous sentons partie intégrante du peuple qui, en parole et en action, proteste contre l'injustice et exprime son espoir d'un changement radical »...

## ***Lima et Callao***

Les militaires et les policiers sont partout présents, dans la gare, dans les rues, devant les églises et tous les édifices publics. Ils ont exproprié, pour restituer des richesses à la nation, mais l'ont fait souvent au seul profit de l'armée, sinon des hauts gradés. L'artisanat de la pêche, très important dans l'économie, a été démantelé. On comprend le mécontentement du peuple et les grèves des enseignants quand on sait que le salaire minimum est très faible et ne permet pas, à Lima, de se loger décemment ni de manger correctement. Un kilo de viande coûte aussi cher que ce que gagne un petit ouvrier en une semaine. D'ailleurs, où trouver un logement dans une ville qui s'accroît follement ? Plus de six fois en vingt-cinq ans ! Et, selon les prévisions officielles, sa population devrait passer de 3,9 millions d'habitants en 1975, à 12,1 millions en l'an 2000. Tout autour de la ville, à l'assaut des collines, des bidonvilles s'entassent sans fin. Une religieuse, qui vit dans la maison d'une famille de ces banlieues, me dit qu'on vient de déceler des cas de tuberculose, alors que celle-ci avait pratiquement disparu. Les vieux quartiers de Callao sont à eux seuls une image frappante de cette situation de chômage et de dépression. Grand port du Pérou, à l'ouest de Lima, on y voit se délabrer les anciens entrepôts — il est vrai bien endommagés par le dernier tremblement de terre — et errer des bandes de jeunes désœuvrés. Il en sera de même à Guayaquil, à Bogota et à Panama. Un espoir cependant : les militaires ont décidé de passer la main aux civils en 1980 ; mais la marge politique est étroite car ils ne veulent pas laisser la gauche gagner les élections. Celle-ci le pourrait-elle ... tant elle est divisée ! ...

## ***Equateur***

« La maison paysanne ». Salcedo est une jolie bourgade de l'altiplano, non loin de Latacunga. Autant, semble-t-il, la campagne vers le sud est aride et ingrate, autant vers le nord elle est fertile et prospère. En se promenant sur les chemins, on aperçoit jusqu'à l'horizon le damier verdoyant des prairies et des jeunes cultures. Mais l'attention est vite attirée par des groupes de bâtiments modernes entourés de grosses machines agricoles, et une belle demeure, souvent bien protégée. C'est le centre d'un grand domaine, installé dans un vallon, là où

l'eau et l'humus sont abondants. De tels domaines sont fréquents dans les meilleures terres, établis souvent depuis l'époque coloniale.

De nombreux « peones » y travaillent comme ouvriers agricoles, soumis au système quasi féodal de la scolarité infantine, et même du catéchisme, organisés sur le domaine lui-même. Une forme de dépendance très forte, pour ces familles paysannes, concernait le marché du dimanche. N'ayant pas de pied-à-terre en ville, les ouvriers descendaient naturellement dans l'auberge de leur patron, devenu leur « compadre » — sorte de parrain — et y dépensaient une partie du salaire de la semaine.

Ayant pris conscience de cette exploitation dégradante, quelques chrétiens ont proposé aux paysans de s'unir et de construire ensemble une maison d'accueil qui serait à eux et où ils seraient chez eux. C'est ainsi qu'est née la « maison paysanne » de Salcedo. Grand, spacieux, avec des coins cuisines et des coins repas, complété par des salles annexes pour des réunions et pour passer la nuit, ce bâtiment solide et rustique est devenu le foyer citadin de tous les paysans de la commune. Deux religieuses françaises et une jeune équatorienne y assurent une présence discrète et efficace, accompagnant tout effort d'éveil et de libération.

Tout un passé, tout un présent d'oppression et d'humiliation. Une histoire aliénée où, comme le dit Robert Dumont dans « Paysans écrasés, terres massacrées » (Robert Laffont 1978), terres et gens sont soumis au même massacre et au même écrasement. Voilà ce qu'a compris Mgr Proano, évêque de Riobamba. Fils de petits artisans indiens, il a donné sa vie à ses frères de race et, depuis des années, il consacre son temps à animer et à susciter, à écouter et à enseigner, à révéler à ces hommes et à ces femmes leur dignité d'êtres humains, aimés du même Père et sauvés en Jésus. Lui aussi, père évêque, a dû subir les outrages de la suspicion, y compris dans l'Eglise. Mais ce qui frappe le plus en lui, pendant l'entretien qu'il nous accorde dans une salle au mobilier tout simple, c'est une bonté profonde, une grande sérénité. On devine qu'une telle foi rende espérance aux pauvres et lui donne le courage de continuer la lutte, malgré les pressions renouvelées du nouveau CELAM (Conseil Episcopal Latino-Américain) depuis la conférence de Puebla. ...

## ***Panama***

Comme par enchantement, les Andes ont disparu, ne laissant émerger que ce col incurvé qui s'étire vers l'ouest entre deux océans. L'eau semble vous envelopper, à l'approche de l'aéroport ; et l'on devine mieux l'importance stratégique de cet isthme central qui n'a pas échappé à l'ambition de l'Oncle Sam, après maints conquérants.

Dans un décor de verdure tropicale, la route qui mène à la capitale longe d'abord de grandes cités nouvelles, aux maisons monotones. Puis, c'est la ville moderne avec ses hauts immeubles, et les luxueux hôtels des chaînes internationales, bâtis sur les rochers. Enfin, voici l'ancienne ville, au fond du golfe, non pas le « vieux Panama » des Espagnols, mais la ville née avec les débuts du percement du canal, il y a juste cent ans. Pour loger les ingénieurs venus avec Ferdinand de Lesseps, les architectes avaient construit ces belles maisons de bois, aux fraîches vérandas et balcons allongés, caractéristiques du style colonial « à la française ».

C'est dans un quartier populaire que je vais passer quelques jours passionnants. Le hasard des rencontres, ou plutôt cette complicité des réseaux solidaires, me conduit chez un prêtre chargé d'un foyer d'étudiants. Splendide-ment situé en bordure de la baie, l'ancien collège des jésuites abrite des jeunes du milieu rural, venus étudier à l'Université et incapables de s'offrir une chambre en ville. Ici ils ont la chance d'avoir l'espace et la tranquillité, avec un lit décent et des repas à prix modique. Il n'est pas rare, pourtant, que beaucoup d'entre eux se privent de manger pour se payer un livre ou pour mieux s'habiller.

Au moins peuvent-ils se consacrer pleinement à leurs études, et de longues conversations, le soir, m'ont prouvé qu'ils étaient ouverts sur le monde présent et conscients des responsabilités de leur génération. Combien d'autres jeunes n'auraient-ils pas aimé être à leur place ? En disant cela, je pense à cette étudiante venue réviser un examen avec ses camarades du foyer parce que, chez elle, disait Bernardo, ils étaient peut-être dix dans l'unique pièce de la maison.

Il suffisait d'ailleurs de faire quelques pas dans la rue pour se rendre compte de ces conditions d'existence. En réalité, on ne vous conseillait pas de vous aventurer seul dans le quartier, même en plein jour. Mais, grâce à

Bernardo, j'ai pu me rendre dans le « Chorillo » si mal famé. C'était à la tombée de la nuit. Les rues étaient remplies de la foule mulâtre et des cris des enfants. Sur les collines, au-dessus du canal, les nuages empourprés du coucher de soleil donnaient une note tragique à cette ambiance de monde sous-humain ... Dehors la chaleur était si lourde et la rue si excitée qu'on croyait voir rôder la violence et la mort. Nous sommes entrés dans l'église. Là, chaque soir, Bernardo et une religieuse, logée elle-même dans ce quartier, retrouvent la petite communauté noire pour partager le pain et le vin de la fraternité.

Le contraste n'en est que plus saisissant quand, de ce bas-fond, on passe dans la fameuse Zone du canal. Un haut grillage sert de frontière, derrière lequel commence un autre monde. Dans un immense parc aux pelouses dignes de Cambridge, d'élégants bungalows sont dispersés dans la verdure. De longues « Ford » glissent sur les autoroutes pendant que passent, dans le ciel, des escadrilles à l'entraînement. Au poste d'entrée de l'unique point de visite du canal, le service est assuré par de grands gaillards blonds. Cependant le dépliant présentant le canal est rédigé en castillan.

Sous nos yeux, voici la dernière écluse, côté pacifique, à double voie. Justement, deux cargos approchent du côté est, l'un de Norvège, l'autre de Corée. Ils ont attendu environ 24 h pour prendre leur tour et, depuis l'entrée du côté caraïbe, ils auront séjourné environ 16 h dans les eaux du canal avant de déboucher dans le golfe de Panama. On reste admiratif devant cet ouvrage prodigieux qui, depuis plus d'un demi-siècle, semble remplir à merveille sa fonction pacifique. Mais les lourds hélicoptères qui déposent, près de là, des uniformes revenant d'exercice rappellent l'existence, à quelques dizaines de kilomètres, des écoles de guérilla interaméricaines. Puissance de l'Empire qui, depuis cet axe éminemment stratégique, veille et déploie ses ailes sur les deux hémisphères. Ainsi, dans le dernier Traité sur la restitution de la souveraineté de la Zone à la République panaméenne, a-t-il obtenu un droit de priorité de passage pour ses navires de guerre à l'égal de Panama lui-même. (Voir « Le Monde diplomatique » de novembre 1979, p. 3).

La décolonisation n'est donc pas achevée. Le sera-t-elle un jour ? Au soir de cette journée où j'ai rencontré deux mondes si proches et si étrangers, où j'ai, d'un côté côtoyé les soldats yankees et, de l'autre, écouté les militants d'éducation de base et d'action non-violente, je m'interroge. Ce pays fragile, qui respecte les

libertés mais ne tient pas compte des droits des indiens Guaymis dans un projet d'implantation minière, qui tolère la présence encombrante du grand voisin du Nord mais accueille de nombreux réfugiés des dictatures du continent, n'est-il pas l'image de ce monde ambigu où s'entremêlent de plus en plus oppressions et espoirs, folies meurtrières et réseaux de solidarité ? Mais comment oublier qu'un modèle tente de s'imposer et de tout réduire à son uniformité ? « Ce que le mondialisme nous propose aujourd'hui, dit Henri Gobard, ce n'est pas l'américanisation, comme on le croit souvent, mais d'abord la déculturation par asphyxie culturelle et ensuite la clochardisation mondiale par consommation obligatoire des surplus américains — comme on le voit déjà sur nos télévisions et sur les corps des êtres humains avancés, boudinés dans les mêmes " blue-jeans " de Dunkerque ... à San Francisco ». ...

Premier jour de septembre, retour vers le Nord. Tournant le dos à l'équateur, l'avion file au-dessus de la Mer des Caraïbes. Après la Jamaïque, voici les côtes de Cuba. La pointe occidentale du Mexique n'est pas loin où débarquèrent les premiers Espagnols arrivant des Antilles, mais aussi la Floride. Qu'y a-t-il vraiment de changé depuis la Conquête ?

Les villages des grandes plantations ont été remplacés par les taudis du Bronx et de Brooklyn, où ne cessent d'échouer, venus parfois en bateau de fortune, les nouveaux prolétaires d'Haïti ou de Porto-Rico. Cela me fait songer à ce qu'écrivait lucidement Régis Debray, en octobre 1978 : « Il faut des esclaves aux hommes libres ... Nos libertés démocratiques dans le Nord ont besoin des régimes oppresseurs et sanglants du Sud pour se maintenir ».

Et je pense aussi à un poète mexicain, Octavio Paz, homme pétri de culture, de toutes les cultures, et passionné de liberté, au-delà de toutes les frontières. Interrogé cet été sur les questions de notre temps et sa vision du monde actuel, il terminait en déclarant : « Je crois qu'on vit une sorte de fin du monde, mais ce n'est peut-être pas vraiment la " muerte ". Quelque chose se prépare souterrainement. Je le crois de toutes mes forces. Je place mon espérance terrestre dans les marginaux, les exilés, les flamboyants, les hommes du lointain ... ».

Toussaint 1979 — Michel GROLLEAUD — Notes de voyage — Extraits.

# pour baillonner

## les cris de la mort

Un Prix Nobel

**Guy GILBERT, ce prêtre aux cheveux longs et au blouson de cuir que certains ont peut-être vu, à l'émission Apostrophes, tutoyer allègrement le maître de ce rendez-vous littéraire, Bernard PIVOT, vient de passer quelques jours à Bombay.**

**Après avoir séjourné en Algérie, il est depuis plusieurs années éducateur de rue dans un quartier de Paris. Il a publié un premier livre :  
« Prêtre chez les Loubards ».**

**Un deuxième va paraître en ce début 1980 :  
« La rue est mon Eglise » (Editions Stock).**

**Cet auteur n'est pas inconnu de la plupart des lecteurs de Lettre aux Communautés.**

**Dans le numéro 55, de janvier 1976, on pouvait déjà apprécier son témoignage paru sous le titre :  
« Un petit gars de quinze ans »...  
un corps déchiqueté sur le ballast.**

## *8 jours à Bombay*

Il y a un an deux prêtres hindous, de passage à Paris, insistaient pour nous rencontrer à la permanence.

Discrets et attentifs ... Ils restèrent quelques heures.

Ce fut un étonnement et une joie, pour nous, de savoir qu'ils étaient au courant de ce qu'on faisait, de leurs Indes lointaines.

Invité, avec insistance, depuis un an par le Bureau International Catholique de l'enfance, à participer à une conférence sur les enfants socialement défavorisés, regroupant treize Nations, toutes venues du Tiers-Monde, je me demandais bien qui désirait tant que je fasse partie d'une des nations participantes.

Le mystère s'éclaircit à mon arrivée à l'aéroport à Bombay, en novembre dernier.

D'un vieux camion crachotant, un des pères hindous venus à l'aéroport me lança un « hello » sonore et amical.

C'était le Père Fonseca, un des prêtres venus nous visiter au 46.

C'est lui qui avait tenu absolument à ce que je vienne.

Arrivé trois jours avant la conférence, j'étais condamné au tourisme ou à l'action.

Sans aucun effort, j'ai choisi l'action, c'est-à-dire me perdre dans une des maisons pour enfants de la rue, fondée par l'équipe du Père.

Quinze gosses recueillis sur les trottoirs de Bombay vivent là, suivis par une famille d'accueil,

qui les laisse s'organiser et gérer la maison.

Pas eu le temps, ni le goût, je l'avoue,

d'aller voir des pagodes ou de visiter Mère Thérèse à Calcutta.

# *Mère Thérèse : un scandale pour nous !*

Que Mère Thérèse se voie condamnée à aider des petits d'hommes  
et de femmes à mourir dans la dignité,  
c'est l'une des plus belles et des plus cruelles œuvres de notre temps.  
Qu'elle ait reçu le Prix Nobel de la Paix  
c'est la reconnaissance mondiale d'un travail à la fois  
inhumain et merveilleusement humain !  
Que ce soit un scandale pour nous : c'est l'évidence !  
Un danger terrible nous guette dans ce Prix Nobel !  
On magnifie Mère Thérèse.  
C'est la meilleure façon, en essuyant une larme,  
d'étouffer ce que signifie son action.  
Notre passivité, notre enfoncement de plus en plus grand  
dans notre richesse d'européens,  
notre exploitation éhontée de toutes les richesses du Tiers-Monde  
ont suscité Mère Thérèse.  
**ne pouvant nourrir tant de gens  
elle les aide quand ils meurent de faim, à bien mourir.  
Son action est la condamnation sans appel de notre égoïsme.**  
Et nous la portons aux nues !  
Une façon de nous empêcher de croire que la mort des affamés,  
dans les rues de Bombay ou ailleurs, *c'est notre problème.*  
Une œuvre de charité doit s'appuyer de façon absolue  
sur un combat pour la justice.  
Sinon toute œuvre charitable est condamnée à n'être qu'une « poubelle ».

à fric » où nous versons, de loin, le produit de notre trop-plein,  
ou de nos restes.

En recevant son Prix

puisse Mère Thérèse hurler à la face du monde ce que notre refus  
de partager a suscité de grand et d'effrayant  
dans son œuvre incomparable.

## *Dans un océan de misère*

C'est dans cet océan de misère que j'ai redécouvert,  
une fois de plus, la puissance du **Magnificat**.

« Il exaltera les humbles ».

Quelle infime goutte d'eau,

ces centaines d'enfants sauvés par l'équipe du Père Fonséca,

parmi ces millions de corps affamés,

ces dizaines de milliers d'enfants,

travaillant dès le plus jeune âge pour quelques roupies par mois.

(1 roupie : 1,85 franc).

Oui, mais quelle lumière !

Œuvres kamikases, oui.

Mais, signe de l'amour de Dieu.

Signe d'Eglise :

Ces treize nations réunies, qui apportaient chacune leur témoignage

pauvre, petit, infime, dérisoire,

c'étaient autant de brasiers illuminant le monde.

C'est l'Eglise en marche partout.

C'est tout, sauf une Eglise puissante, polycopiante, discourante,

se baladant dans le monde, pour parler, enseigner, mais non témoigner.

Les témoins qui combattent la **misère morale**, affective, matérielle,

restent les plus grands témoins de notre temps,

dans le silence, l'action, perdus dans la foule.

Mais, témoins qui ne doutent jamais, car ils sont tellement proches de l'Évangile, qu'il leur est impossible de désespérer, baisser les bras, douter.  
Ces témoins m'ont invité au Kenya, à Bogota ...  
J'espère aller les rejoindre un de ces quatre.

## *Parouet, Prendji, Rahim*

Comme j'ai aimé la chaleur des regards de Parouet, Prendji, Rahim !  
Trois jeunes d'un « home d'enfants » qui m'ont accompagné partout.  
C'est pour moi un appel de plus à aimer tous les petits du monde laissés pour compte.

Ils m'ont suivi pendant trois jours.

Pickpockets chevronnés, ils ont kidnappé d'office ma sacoche et mes dollars.

« A cause des voleurs », m'ont-ils dit dans leur anglais de la rue.

Je n'ai visité aucun magasin, sans entendre ces quatre ordres

impératifs : « Reste-là. On regarde. On fait le prix et tu achètes ».

Effectivement, là-bas, un Européen a tout de suite la gueule d'un Américain et les prix triplent dès que son museau est collé contre la vitrine des marchands.

Ils m'ont expliqué, en riant, leurs problèmes, leurs préoccupations de moins de dix-huit ans. Ils m'ont appris à regarder les rues, à prendre leur train archi bondé (le métro de Paris, aux heures de pointe, me semble presque vide maintenant, en comparaison de là-bas).

Rahim aimait les poissons rouges. Parouet les posters de Bruce Lee.

Prendji préfère aller au cinéma.

« Mes trois loubards hindous » avaient la débrouillardise, le sens de l'autre, la façon de partager des loubards parisiens.

J'ai mangé par terre avec eux et avec mes mains.

Ils m'ont appris à tourner le riz dans la sauce piquante

et ingurgiter le tout avec quatre doigts. Ils ont ri de ma maladresse et ont sans cesse veillé à devancer mes désirs.  
Un verre d'eau, du feu ... Mille gestes d'accueil.  
La session avec les spécialistes chrétiens des enfants de la rue de treize nations pouvait s'arrêter là, avant même de commencer.  
Je l'ai abordée après ces trois jours dans les rues de Bombay, avec la conviction que là aussi l'écoute de ceux et celles qui vivent la même chose sous des cieux différents, était essentielle.  
S'asseoir de temps en temps pour se critiquer, admirer le travail de l'autre, s'écouter, sont des exigences trop souvent laissées dans notre cave ou au grenier de nos préoccupations.

## *A chacun sa faim... Et chez nous*

J'avais apporté mon appareil photo.  
Je n'ai eu le courage de prendre qu'une seule photo : celle de la rade de Bombay au soleil couchant avec mes trois garde-de-corps-guides-banquiers, assis à côté de moi.  
J'ai pourtant vu « crever » un jeune de quinze ans, le long de la file d'attente aux guichets d'une gare.  
La mort là-bas est si naturelle !  
Elle ne peut déranger ceux qui la côtoient, la plupart tentant de survivre.  
J'ai vu des petits de trois à cinq ans, affalés dans des guenilles insupportables ; sur les quais des gares. La foule contournait les corps écrasés de fatigue ou de faim.  
J'ai vu peu de chose, étant resté seulement huit jours à Bombay et devant écourter la session pour défendre un des gars de l'équipe, aux Assises de Paris.  
Mais un peuple m'est entré dans le cœur. Je l'emporte dans le XIX<sup>e</sup>, pour me jeter un peu plus dans la bagarre.

Notre délinquance parisienne n'a pas du tout le même visage.  
Mais elle a tant de points communs avec celle de cet immense pays.  
Chez nous, les jeunes de la rue ne meurent pas de faim dans les rues.  
Chez nous, on ne coupe pas les deux jambes à un gosse de quatre ans,  
pour qu'il puisse mendier en attirant plus facilement la pitié.  
Chez nous, on ne hurle pas la faim,  
dans une pièce unique de trois mètres carrés pour quinze personnes.  
Non, chez nous, les jeunes de la rue meurent comme Francis, pourchassé  
un soir par les flics, dans les rues de St-Denis, battu et achevé  
d'une balle dans le dos.  
Chez nous, ils meurent parfois en taule,  
le cou noué avec un bout de couverture, ou les veines ouvertes.  
Chez nous, ils meurent camouflés, dans leur silence, leur haine,  
leur incompréhension, leur désespoir, parce qu'ils ne sont aimés  
de personne, parce que ce monde dur, inhumain, qu'on leur bâtit,  
n'est plus porteur de regards éclatants de tendresse, d'amitié, de bonheur,  
Chez nous, on peut mourir de ne pas être aimé.  
A chacun sa faim !  
Il faut aller ailleurs pour comprendre que chez nous,  
ils ont cette même faim ardente plus grande que celle de pain,

## *de compter pour quelqu'un.*

N'importe lequel d'entre nous, pourvu qu'il s'en donne la peine,  
peut apporter aux plus écrasés, aux plus perdus de nos frères  
en France d'abord, ce qui compte le plus au monde,  
la justice et l'amour.  
Dans cette perspective-là, j'avais la plus grande hâte que le Boeing 747  
du retour arrive à Paris pour, avec l'équipe,  
satisfaire toute faim.

# INFORMATIONS ET NOUVELLES

---

## Assemblée Mission de France 1980

---

Une assemblée générale réunira les prêtres de la Mission de France fin août 1980. En cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, quel est le sens de leur effort commun ? Voici en bref quelques-unes des données nouvelles qui marquent l'histoire de ce groupe, telles que les soulignent Roger ETCHEGARAY et Jean REMOND. Dans le prochain numéro, nous publierons la première partie du « Rapport de Situation » adressé aux prêtres de la M. de F. en vue de l'Assemblée, et qui s'intitule : « Regards sur le temps que nous vivons ».

« ... Nous avons massivement adopté le travail professionnel, après notre Assemblée de 1965. Cela a profondément modifié notre vie collective. Il s'en est suivi une assez grande diversité d'insertions et un enracinement social beaucoup plus fort. L'importance du « vivre avec », cette intuition des tout premiers moments de la Mission, a été vérifiée par chacun de nous. Il faudrait pouvoir évoquer ici toute la richesse de ce que nous vivons désormais dans ce coude à coude quotidien. Puis, dans la foulée de mai 1968, les prêtres au travail se sont multipliés. Aujourd'hui, l'Eglise s'interroge sur la valeur et la signification de cette manière de vivre le ministère presbytéral. N'est-ce pas là une première raison de faire le point entre nous pour manifester nos convictions et nos questions ?

Tandis que pour la Mission de France s'accomplissait cette importante mutation, en 1969 intervint la démission du Conseil. Nous connaissons depuis des structures d'animation et de liaison beaucoup plus légères : moins de monde à l'équipe centrale, aucun animateur détaché pour les régions. La réflexion commune s'est organisée d'une nouvelle manière avec le développement des ateliers. Ceux-ci répondent aux besoins de nos insertions désormais beaucoup plus diversifiées. Il s'y fait un travail assez considérable. Mais cette méthode de travail comporte le risque d'un certain cloisonnement : on participe à tel atelier, et on ne sait pas toujours ce qui se passe dans le reste de la Mission de France...

Bien qu'un mouvement de « mise en communion de nos recherches » se soit amorcé

(la rencontre de juillet 78 en a été l'un des signes marquants), il n'en reste pas moins que les changements intervenus dans notre manière de travailler ensemble ont peut-être été ressentis comme un certain éclatement de la Mission de France.

C'est une deuxième raison pour laquelle nous vous proposons de faire ensemble le point. Nous faire une conscience plus vive de l'itinéraire parcouru pour être plus à même de continuer à réfléchir ensemble.

Une nouvelle génération de prêtres fait son entrée à la Mission de France. Depuis 77, huit prêtres ont été ordonnés et sept le seront cette année. En 1985, le groupe des jeunes prêtres sera au minimum d'une quarantaine. Il s'agit d'une génération nouvelle, différente de celle des anciens, avec ses richesses propres. Nous avons à prendre acte collectivement de leur arrivée, à les connaître et à saisir de quelle manière ils se reconnaissent dans les intuitions de la Mission. Le troisième motif de l'Assemblée serait la rencontre des deux générations.

Partager le souci de la mission avec des laïcs n'est pas une chose neuve pour la plupart des équipes. Depuis des années, une nouvelle façon de faire équipe s'invente où des laïcs et des religieuses ont une place à part entière, sans pour autant minimiser le rôle spécifique du ministère.

Le nombre des laïcs, des religieuses et des prêtres non Mission de France augmente progressivement dans les ateliers, et à un moindre degré, dans les régions.

Le Collège de la Recherche Collective a été décidé en 1975 pour que la recherche de la Mission de France, au plan d'ensemble, ne soit pas seulement l'affaire des prêtres. Ainsi toute une évolution s'est peu à peu inscrite dans notre vie collective. Là aussi il est nécessaire de la mesurer et de nous en expliquer ensemble.

Depuis trois ans « Information-Dialogue » crée des liens entre la Mission de France et des jeunes, garçons et filles, leur proposant de prendre leur part à la mission de l'Eglise dans le monde d'aujourd'hui, et leur assurant des moyens de formation. Parmi ces jeunes, certains sont en recherche de ministères. Ces initiatives appellent aussi à être prises en compte collectivement.

Depuis 1968, l'Association s'est progressivement développée : elle regroupe actuellement plus de 200 prêtres diocésains et 70 laïcs ou religieuses, en 46 équipes. En 1975 plus de la moitié des prêtres étaient travailleurs salariés. Sa récente assemblée de novembre 79 a manifesté tout le dynamisme et la jeunesse d'esprit de l'Association. Elle est devenue un partenaire privilégié pour un travail commun avec la Mission de France. Celle-ci en a-t-elle partout conscience ?

La dernière Assemblée des évêques a inscrit à son ordre du jour une réflexion sur la Mission de France. Le fait que le Président de la Conférence épiscopale soit aussi Prélat de la Mission, et la nomination de Jean Rémond, ont modifié les conditions d'un dialogue entre les évêques et la Mission de France. Nous souhaitons depuis longtemps

ce dialogue parce qu'il nous concerne tous et qu'il est l'une des exigences de la vocation de notre groupe. Cela aussi vaut d'en échanger ensemble. Notre rencontre se tiendra deux mois avant l'Assemblée de Lourdes ; le rapport d'orientation que nous voterons pourrait être une contribution importante à cette réflexion.

Voilà, brièvement rappelés, une série d'éléments qui marquent le devenir de la Mission de France et à partir desquels il nous faut penser à l'avenir. Nous ne pouvons cependant ignorer certaines limites qui ne feront qu'apparaître de plus en plus clairement. Nous voulons parler ici du vieillissement de notre groupe, que ne saurait compenser du point de vue du nombre l'arrivée des jeunes. Des chiffres qui parlent d'eux-mêmes ont été publiés dans « Informations »

en octobre 78 : dans une dizaine d'années, la première génération ne comptera plus qu'une centaine de prêtres de moins de 65 ans, dont la majorité sera bien plus proche de 65 que de 50 ans. De quelle manière allons-nous assumer cette situation pour sauvegarder le dynamisme de la Mission de France ? Sur ce point aussi nous avons besoin de prendre nettement nos responsabilités.

Voilà donc résumées quelques-unes des raisons qui nous incitent à nous réunir en août 1980. Il faut nous donner la possibilité d'un regard d'ensemble sur la Mission de France aujourd'hui, préciser nos orientations actuelles et devenir plus capables d'exprimer par notre vie collective une Parole d'Espérance pour nos frères de tous pays... ».

---

## Hans Küng

---

**Voici le texte du communiqué que l'Equipe centrale de la Mission de France a remis à la presse le 21 décembre 1979 et qui a été reproduit en bonne partie dans « le Monde » du 25 décembre.**

« Nous ne pouvons rester silencieux devant les mesures qui atteignent Hans Küng; après plusieurs autres théologiens. Nous n'épousons pas pour autant toutes les propositions de ces théologiens, mais il y va du

droit à la recherche et ce droit est vital pour l'Eglise.

C'est un leurre de croire, même si cela rassure, qu'il suffit de répéter aujourd'hui l'expression dogmatique des premiers siè-

cles de la foi pour l'assurer en sa vérité. De plus en plus nombreux nos contemporains ne saisissent plus rien de ces langages tributaires d'autres modes de pensée.

A chaque étape de l'histoire, l'Eglise a dû réinventer les mots qui pouvaient le mieux rendre sa pleine signification au message chrétien. Les théologiens, en particulier, sont au service de cette recherche : elle ne peut se faire que dans la communion ecclésiale et dans la liberté.

**Dans l'Ouest-France du 5 janvier 1980, François Régis Hutin fait un éditorial à propos des théologiens mis en question par l'autorité ecclésiastique. Il provoque des lecteurs en réclamant « un concile sur Jésus ». Serions-nous, nous aussi intéressés par une telle proposition ?**

« Les chrétiens, soucieux de comprendre leur même foi comme universelle, refusent qu'elle s'exprime d'une façon purement uniforme. Sollicités par de multiples idéologies, voyant s'affirmer et s'exprimer des philosophies différentes, bousculés par des sciences de plus en plus ambitieuses, ils sentent le besoin de trouver les nouvelles manières de penser et d'exprimer Jésus. Et comment Le découvrir et Le faire connaître, à travers des langues, dans des cultures et des pays pour lesquels l'image de la « Personne », la mort, les liens de parenté, l'idée de vérité sont tellement différents ? Qu'y a-t-il de commun, en effet, à ce niveau, entre un

Ceux qui ont reçu la charge de veiller à la vitalité de la foi et à son authenticité, les évêques, sont les premiers responsables de cette recherche et des propositions auxquelles elle conduit. Cela devrait se faire dans une fraternelle confrontation et à partir des terrains de la vie qui requièrent ces formulations nouvelles.

Les mesures prises à l'encontre de Hans Küng ne nous paraissent pas relever de cet esprit et c'est pourquoi nous marquons vis-à-vis d'elles notre profond désaccord ».

Français, un Zairois, un Hindou, un industriel américain, un planificateur soviétique ? On connaît les difficultés et les crises que provoqua, dans l'Eglise catholique, la rencontre entre le Chinois Confucius et Jésus-Christ. Que de tâtonnements, d'approximations, pour approcher et exposer ce fondement de la foi et de l'espérance !

Au moment même où, par les moyens de communication, les distances sont presque abolies, il semble plus nécessaire que jamais d'aborder, dans la sérénité, ce problème qui paraît de plus en plus essentiel à l'Eglise d'aujourd'hui. En France et dans aucun point

du monde, on ne vit sa vie quotidienne, on ne pense comme un Grec, un Juif ou un Romain d'il y a deux millénaires.

Tout cela nécessite une réflexion commune et non qu'on développe des suspicions qui pourraient aller jusqu'à jeter des anathèmes. Ce n'est pas en reconstituant comme un rempart pour se défendre ou en formant un bloc qu'on pourra le mieux accueillir l'Esprit de Dieu qui souffle à travers le monde, par delà toutes les murailles, et qui

surprend partout où il arrive. N'est-ce pas plutôt en acceptant que les questions soient posées et qu'en débattent ensemble tous les responsables ? L'Eglise des cinq premiers siècles a réuni des conciles, souvent houleux, pour dire aux nations de l'époque, aux Grecs, aux Romains, aux Juifs, qui était Jésus. Aujourd'hui, cette recherche, qui paraît si indispensable à tant d'hommes, ne serait-elle pas la tâche d'un concile centré sur Jésus ? A un monde désorienté, cela n'apporterait-il pas une espérance ? »

---

## **Noël au Foyer des Réfugiés**

---

En 1973, au Chili, un coup d'Etat, soutenu par les services de la C.I.A., mettait fin aux efforts de construction socialiste du pays et aux espérances dont ils étaient porteurs pour beaucoup d'autres peuples d'Amérique Latine dominés par des dictatures qui faisaient le jeu de cet impérialisme américain qui écrasait le Viet-Nam sous les bombes...

Certains, qui n'avaient pas été arrêtés, torturés, déportés ou exécutés, réussirent à quitter le pays en choisissant de continuer leur combat à partir de l'exil.

Le même Evangile, la même volonté de travailler à la liberté et à la dignité de l'homme, avaient inspiré nos solidarités en France et notre opposition à la « pacification » en Algérie comme à la guerre du Viet-Nam. C'est pourquoi, en 1973, nous avons décidé de réserver un étage de la Maison de Fontenay à l'accueil de ces victimes d'un système que nous combattons parce qu'il ne respecte ni la liberté de l'homme, ni la volonté des peuples. Nous espérons que ce serait provisoire.

Six ans après, nous recevons toujours à Fontenay des réfugiés politiques de différents pays d'Amérique Latine.

Maria, jeune femme brésilienne, est arrivée en France avec son bébé de 4 mois, le 29 novembre 79. Eloignée de son mari, Théo, de quelques 8.000 km, elle croit à l'impossible, ne se résigne pas à cette séparation. Par de multiples démarches, elle sait que son époux, après s'être évadé de la prison, s'est réfugié à la nonciature de Brasilia.

Un soir de décembre, elle peut entrer en liaison téléphonique avec lui qui ne peut guère parler. Mais il entendra cet appel de sa femme : « Je suis dans un Foyer en France. Tu peux venir. Je t'attends ». Quelques jours après, nouvel échange, mais cette fois-ci de Mexico. Théo annonce : « J'arrive dimanche 23 décembre à midi ». La joie gagne tous les amis de Maria.

Pourtant ce dimanche, l'angoisse règne au Foyer. En effet, Théo n'a pas de visa ; il ne peut séjourner en France. Les autorités de l'aéroport d'Orly ne le laissent pas sortir et l'embarquent dans un avion en direction de Madrid. Après 9 années de détention en Amérique latine et 15 heures de vol, l'espoir de vivre libre en Europe avec les siens a été sur le point de se réaliser. Et maintenant, cet homme qui a aperçu, à travers les vitres d'un bureau, sa femme, est réexpédié vers une ville inconnue où personne ne l'attend.

Les réfugiés de tous les pays savent le prix de la liberté ; ils connaissent les difficultés administratives. Il faut trouver une solution. Amnesty International, que l'on peut joindre malgré le pont de Noël, téléphone à l'aéroport de Madrid. On prend contact avec les autorités madrilènes, qui sont hélas ca-

tégoriques : pas de visa pour l'Espagne, le voyageur sera refoulé vers Mexico, le lundi, par le 1<sup>er</sup> vol. Toutes les organisations susceptibles d'apporter une aide sont alertées. Les communications téléphoniques se succèdent. Les heures coulent, angoissantes : un réseau de solidarité se met en place. Le Haut commissariat aux Réfugiés de l'O.N.U. obtient de Madrid un sauf-conduit pour que Théo demande asile à la France. Amnesty offre le billet de Madrid-Paris. L'arrivée est prévue à Orly vers 22 h. Malgré le repos dominical, plusieurs organismes seront là pour l'atterrissage du Boeing venant de l'Espagne.

A 21 h 30, parmi la quinzaine de personnes qui se sont donné rendez-vous au point-rencontre de l'aéroport, Maria n'est pas la moins émue. Le bébé qu'elle porte dans ses bras est réveillé et souriant, malgré la gravité du moment. N'y aura-t-il pas encore un dernier obstacle ? Non ! La police très cordiale permet à deux personnes de franchir la zone hors douane pour accueillir le voyageur tant attendu. Tout à coup, il est là. Maria avec son bébé se précipite dans ses bras alors qu'il doit encore accomplir quelques formalités. Cet instant de retrouvailles efface toutes les difficultés. Des amis inconnus entourent Théo qui dévore des yeux sa femme et son fils. De retour à Fontenay, on anticipera Noël en sablant le champagne avec les amis réfugiés. Pour un exilé qui retrouve les siens, combien d'hommes et de femmes auront encore connu, en ce Noël 79, la solitude, le froid de la prison ou d'un pays étranger lointain.

---

## Changer le monde, une tâche pour l'Eglise

### Un week-end à Fontenay

---

« Dès le début de sa fondation, la Mission de France a été sensible aux dimensions universelles de la mission de l'Eglise. Des prêtres sont partis en Afrique, en Amérique latine, pour être signe de la Bonne Nouvelle pour les pauvres. La situation réelle des pays du Tiers Monde et leurs revendications à l'indépendance et à la liberté ont été pour nous un appel à vivre l'Evangile en participant, à la mesure de nos moyens bien limités, aux tâches de développement et de libération... La rencontre d'hommes d'autres cultures, d'autres civilisations apparaît nécessaire. Elle brise les conceptions toutes faites, les vérités acquises ». (extrait du Rapport de Situation — préparer l'Assemblée 1980). Les échos du week-end « Changer le monde » sont témoins de telles recherches.

Les 5 et 6 janvier 1980, nous nous sommes réunis autour de Vincent COSMAO, directeur du Centre P. LEBRET, après la publication du livre : « Changer le monde, une tâche pour l'Eglise ». Ce Centre essaie de suivre les évolutions des églises au cœur des problématiques du développement et de libération des peuples.

De nombreux amis s'étaient adjoints aux participants habituels des Ateliers Tiers-Monde et Emigrés. Nous étions plus de cent, venus d'horizons divers : amis rentrant de travailler au Tiers-Monde, prêtres, religieuses, laïcs engagés de façons diverses, réfugiés politiques, prêtres-ouvriers, jeunes en formation, théologiens.

De plus, une douzaine de prêtres de la Mission de France vivant au Tiers-Monde (Algérie - Tunisie - Tanzanie - Cameroun - Zaïre - Inde) s'étaient rendus présents par

leur contribution écrite à un questionnaire. Leur apport a été très positif et a constitué un des éléments les plus riches de la rencontre.

Des apports, des discussions, des questions venant des copains du Tiers-Monde, que retenir en peu de mots ? Trois thèmes mis en valeur par Vincent COSMAO retiennent particulièrement l'attention.

1. Le sous-développement ne s'explique pas par le retard technique. Conséquence du développement des pays industrialisés, il s'explique par la destruction des sociétés, du fait de leur polarisation par la société dominante. La conscientisation des populations est la condition première du développement. Le problème du sous-développement est fondamentalement un problème politique. Les pays industrialisés manquent jusqu'à présent, aux yeux de

Tiers-Monde, de volonté politique, pour la construction d'une société mondiale permettant à tous de se développer.

2. Dieu ne s'accommode pas de n'importe quelle organisation de la vie collective. La non acceptation de la pauvreté est le critère de la volonté de relation à Dieu. Dieu se révèle comme exigence de justice. Un effort millénaire de spiritualisation a dépolitisé ce terme de justice. Dire Dieu, en tradition judéo-chrétienne, n'est pas séparable de la participation — d'une manière ou d'une autre — à une tâche collective : à savoir l'organisation harmonieuse de la vie sociale et politique de telle sorte que personne au moins ne manque du nécessaire.
3. L'Eglise ne se construit, en cohérence avec la pratique et la prédication de Jésus, que dans la mesure où elle devient le sacrement de la communion entre les hommes, communion qui comporte une solidarité effective. Des Eglises, notamment en Amérique latine, découvrent de nouvelles dimensions de l'évangélisation.

La Bonne Nouvelle annoncée aux pauvres doit l'être de telle sorte que les pauvres l'entendent, se mettent debout, prennent leur destin en main, deviennent eux-mêmes annonciateurs de cette Bonne Nouvelle et principaux acteurs de l'organisation de la vie collective.

Pour Vincent COSMAO — il insiste sur ce point — le changement du monde est une tâche pour l'Eglise dans la mesure où elle contribue à mettre en marche les hommes chrétiens, pour cette tâche qui est la leur en tant qu'hommes avec tous les autres.

Malgré l'intérêt d'une telle rencontre, malgré le dialogue constructif et l'ouverture de nos frontières mentales, demeurent des problèmes de langage : les mots « économie », « politique », « idéologie », « négociation »... ne sont pas reçus par tous avec le même contenu. Nous n'utilisons pas tous les mêmes grilles d'analyse, etc. Cette rencontre a permis échanges, approfondissements. Ce n'est qu'une étape. Il est sûr que « changer le monde » appelle à réviser nos propres structures mentales.

# --- prière du raboteur... raboté !

*Ce soir, Jean-Louis qui vient de finir un chantier rentre à l'atelier et s'approche de ma machine.*

*Il sourit de me voir enfoncé jusqu'aux mollets dans les copeaux, les cheveux blanchis par la sciure de sapin, et il me crie : « Evidemment, c'est encore toi à la dégauchisseuse ! ».*

*Je le regarde éberlué, je ne comprends pas pourquoi il dit « évidemment » et « encore ».*

*Tout à coup, ça fait tilt dans ma tête, Jésus, comme si c'était toi qui venait de me crier : « Evidemment, tu es bien à ta place dans cette vie de prêtre-ouvrier : n'est-elle pas une vie de Jean-Baptiste qui doit raboter les bosses pour préparer ma route ? ».*

*Tu me remets dans le cœur ce soir que c'est mon travail lui-même que je dois vivre comme une responsabilité d'Eglise.*

*C'est si peu évident. Il y a tellement à faire ! N'est-ce pas perdre son temps que de passer huit heures par jour à travailler de ses mains ? Et je me demande parfois où est le lien entre mon boulot de menuisier et une première annonce de l'Évangile !*

*Pourtant, toi le charpentier de Nazareth, n'as-tu pas vécu presque toute ta vie de « Dieu avec nous » en gagnant ton pain par le travail de tes mains ?*

*Tu es même le seul à avoir choisi cette vie-là. Ça doit vouloir dire quelque chose d'important, non ?*

*Tu m'obliges à regarder de près ce travail que je fais si machinalement. Je m'aperçois que pour bien dégauchir, il faut au moins trois qualités essentielles :*

*— la patience : quand on prépare cent quatorze meubles comme aujourd'hui, il ne faut pas s'énerver, et recommencer mille fois les mêmes gestes ;*

*— la vigilance : un moment de relâchement et on peut y laisser un doigt ou recevoir au visage un bois mal présenté ;*

*— l'attention à chaque morceau de bois : respecter le sens du fil, repérer les nœuds et les aborder en douceur pour que ça n'éclate pas ..., etc.*

# ***raboteur... raboté !*** ---

*La transposition est facile mais tu me fais découvrir que je suis plus attentif à mes morceaux de bois qu'aux gens qui se trouvent sur ma route !*

*Combien d'hommes et de femmes que j'aborde sans faire réellement attention à eux, que je conteste brutalement au risque de les désespérer ou de les bloquer ! Combien de gens que je prends à rebrousse-poil ! Apprends-moi le respect des autres et de leurs opinions (même si je ne les partage pas).*

*Aide-moi à la vigilance en empêchant les autres de s'endormir, mais je ne suis pas capable de veiller une heure avec toi !*

*Donne-moi cette patience pour recommencer mille fois les mêmes journées sans m'enliser dans la routine, sans vivre dans les pantoufles de la médiocrité et sans sombrer dans le désespoir ...*

*Jésus, en écrivant ces lignes ... il y a quatorze ans, j'étais persuadé que ma vocation de prêtre-ouvrier était de raboter les autres, mais tu es plein d'humour et je constate aujourd'hui que c'est surtout moi que tu as raboté ! Tu m'as fait le coup de l'arroseur arrosé !*

*J'étais parti sur une route bien balisée par mes certitudes de jeune prêtre, bien emmitoufflé dans des sécurités théologiques et me voilà maintenant en plein désert, au coude à coude avec des athées, pas plus sûr qu'eux sur la route à suivre même s'il me reste une boussole dans la poche du cœur !*

*Oui, Jésus, tu m'as raboté toutes mes certitudes.*

*Je croyais au dieu tout-puissant et je ne peux plus croire aujourd'hui qu'à un Dieu impuissant, l'impuissance de l'amoureux qui ne peut forcer l'amour de l'autre !*

*Je croyais au dieu-providence, celui qui veillait sur la bonne marche du monde et je sais aujourd'hui que ce dieu-là sert le plus souvent à maintenir en place le désordre établi par le capitalisme mondial !*

*Je croyais à un dieu qui me servait d'assurance-vie éternelle et ce dieu-sécurité m'a empêché longtemps d'accueillir le Dieu imprévisible des pèlerins d'Emmaüs : c'est toujours après coup qu'on peut repérer son passage, et là où on ne l'attend pas !*

---

*Je croyais à un dieu-explication du mal, de la souffrance et de la mort ; or Jésus, tu n'as rien expliqué, mais à chaque fois que tu as rencontré, dans des hommes de chair et d'os, le mal, la souffrance et la mort, tu les as combattus de toutes tes forces !*

*J'avais peur d'un dieu qui ressemblait à un père fouettard, à un gendarme qui allait me demander des comptes ; et je sais maintenant que mes « juges » seront les camarades les plus paumés, ceux qui ne peuvent pas vivre dans nos cadres religieux et moraux et qui n'arrivent pas à croire que « Dieu » est de leur côté !*

*Je croyais que le monde était d'abord divisé entre croyants et incroyants ; or, depuis quinze ans, je travaille au coude à coude avec des athées et souvent contre des croyants (patrons et hommes politiques).*

*En me rappelant que la foi sans les « œuvres » est une foi morte et que les « œuvres » sans la foi permettent d'être « sauvé », je vois aujourd'hui que le monde est d'abord et surtout divisé entre exploiters et exploités, entre ceux qui profitent de l'injustice et ceux qui la combattent !*

*Toi-même, Jésus, tu n'es jamais resté neutre, tu as pris parti pour les pauvres, les opprimés et les délaissés et tu as contesté durement les riches et les installés du pouvoir et du savoir !*

*Au point où j'en suis aujourd'hui, raboté de toutes mes certitudes, de toutes mes sécurités, je suis tenté par la tristesse, la lassitude, le relâchement ; je tends la main vers Toi, Jésus.*

*Autant que la patience, c'est la ténacité que je te demande aujourd'hui pour ne pas lâcher le combat pour la justice.*

*Autant que la vigilance et l'attention aux autres, c'est la lucidité qu'il me faut pour repérer tes « passages » !*

*Les pèlerins d'Emmaüs t'ont reconnu Vivant au partage du pain. Les gens que je côtoie sauront-ils te reconnaître Vivant si je partage avec eux ce pain d'aujourd'hui qui est combat pour la justice ?*

*Jean.*

# BULLETIN D'ABONNEMENT 1980

(conditions page suivante)

**bulletin à découper et à envoyer à**

**Lettre aux communautés**

**Mission de France**

**B. P. 124**

**94121 Fontenay-sous-Bois Cedex**

**Je souscris un réabonnement au nom  
de :** (écrire en lettres capitales)

**M**

**adresse :**

**Ci-joint dans la même enveloppe un  
mandat, chèque bancaire, chèque postal  
de ..... Fr.**

**à l'ordre de : Lettre aux Communautés  
c.o.p. Paris 21.596.44 V**

---

## ABONNEZ VOS AMIS

---

### NUMEROS SPECIMENS

**Veuillez servir gratuitement un n° spé-  
cimen à**

**M**

**M**

**de la part de M**

**signature :**

*Maquette : J.-M. Bertholle*